

Ottmar Ette

## Le monde transarchipélien de la Caraïbe coloniale

### 1. Des archipels sous des archipels

Pasemos ahora a describir las regiones de la India; empezaremos por la isla de Ciampagu, que es una isla al oriente en alta mar, que dista de la Costa de Mangi mil cuatrocientas millas. Es grande en extremo y sus habitantes, blancos y de linda figura, son idólatras y tienen rey, pero no son tributarios de nadie más. Allí hay oro en grandísima abundancia, pero el monarca no permite fácilmente que se saque fuera de la isla, por lo que pocos mercaderes van allí y rara vez arriban a sus puertos naves de otras regiones. El rey de la isla tiene un gran palacio techado de oro muy fino, como entre nosotros se recubren de plomo las iglesias. Las ventanas de ese palacio están todas guarnecidas de oro, y el pavimento de las salas y de muchos aposentos está cubierto de planchas de oro, los cuales tienen dos dedos de grossor. Allí hay perlas en extrema abundancia, redondas y gruesas y de color rojo, que en precio y valor sobrepujan al aljófar blanco. También hay muchas piedras preciosas, por lo que la isla de Ciampagu es rica a maravilla (*El libro de Marco Polo* 1987: 132).<sup>1</sup>

Le chapitre deux du troisième livre de Marco Polo *Il Milione* écrit initialement dans les années 1298-1299 commence par cette célèbre description de l'île Ciampagu ou Cipango dans laquelle nous pouvons reconnaître le Japon. Marco Polo, qui est né à Venise en 1254 et y est mort en 1324, a dicté – alors qu'il était en captivité à Gênes – à son

---

1 [Venons-en à décrire les régions de l'Inde; commençons par l'île de Ciampagu qui est une île en haute mer, au levant, éloignée de mille quatre cent miles de la côte de Mangi. Elle est grandissime et ses habitants sont blancs et de belle manière, ils sont idolâtres, ont un roi, mais ne sont tributaires d'aucune autre personne. Là il y a de l'or en très grande quantité mais le monarque ne permet pas facilement qu'il sorte de l'île, c'est pourquoi peu de marchands y viennent et rarement des navires venant d'autres régions arrivent dans ces ports. Le roi de l'île a un grand palais recouvert d'or fin comme nos églises sont recouvertes de plomb. Les fenêtres de ce palais sont toutes garnies d'or et le pavement des salles et de nombreuses chambres est constitué de dalles d'or épaisses de bien deux doigts. Là se trouvent aussi des perles en grande abondance rondes et grosses et de couleur rouge qui en prix et en valeur dépassent largement les blanches. Il y a aussi beaucoup de pierres précieuses, c'est pourquoi l'île de Ciampagu est extraordinairement riche.]

ami Rusticello da Pisa son récit de voyage que celui-ci transcrivit en ancien français; de même qu'il est aujourd'hui impossible de retrouver l'original du récit du Vénitien, il est tout aussi vain d'essayer de définir, à partir de cet extrait cité d'une version espagnole, le début *authentique* de l'apparition du monde insulaire caribéen dans la littérature européenne. La diversité des origines et des sources de ces représentations qui depuis l'antiquité ont été projetées vers l'Ouest sur un *Nouveau Monde* était bien trop grande avant que, lors du premier voyage de Colomb, elles n'aient commencé à prendre une forme plus concrète sous la plume du navigateur génois dans le célèbre journal de bord des années 1492 et 1493. Qui aurait voulu voir dans cette esquisse européenne d'un monde asiatique chamarré d'or, le début d'une représentation du monde insulaire caribéen?

Et pourtant, c'est au plus tard avec *Il Milione* de Marco Polo que ce kaléidoscope colonial a commencé à tourner, kaléidoscope dans lequel l'inventé et le découvert, les *faits* et la *fiction*, les mondes insulaires d'Asie et d'Amérique se combinaient et se recombinaient de façons toujours différentes. Alexandre de Humboldt n'avait-il pas montré dans son *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent et des progrès de l'astronomie nautique aux quinzième et seizième siècles*<sup>2</sup> paru à Paris en français entre avril 1834 et août 1838, et ce d'une façon étonnante, combien il serait superficiel de vouloir différencier entre le factuel et la fiction dans la longue histoire pleine de contradictions de la *découverte* européenne de l'hémisphère américain? Depuis longtemps déjà une analyse précise des documents disponibles avait montré comment les fictions avaient engendré des faits réels qui à leur tour avaient déclenché des circuits très efficaces de fictionnalité et de factuel qui entraient en contact dans des relations renouvelées comme celles des particules d'un kaléidoscope. Comment pourrions-nous aujourd'hui prétendre que ces entrelacs de factuel et de fiction, que le factuel engendré par la fiction auraient perdu de leur puissance créative?

Il serait donc fondé de dire que le premier voyage d'un Européen dans la Caraïbe fut un voyage de la lecture et *Le Livre de Marco Polo citoyen de Venise, dit Milione, où l'on conte les merveilles du monde*

---

2 Voir l'édition allemande ainsi que les cartes visibles et invisibles de l'atlas d'Humboldt in: Humboldt (2009).

n'y est pas pour rien. Même si Christophe Colomb encore bien des années après sa première traversée n'avait créé *son* Marco Polo qu'à partir de nombreuses sources indirectes, sans connaître un original, et les aurait projetées sur le monde insulaire antillais (Gil 1987: vi et suivantes), les remarques qu'il a portées de sa main dans le texte qu'il connaissait au moins depuis 1497 et qui nous est parvenu sont très nettement la marque d'une lecture qui appelle à une transposition directe et pragmatique et donc à une action concrète. Les annotations du Génois face au passage cité plus haut se résument à "or en grande abondance" – "perles rouges" (*El libro de Marco Polo* 1987: 132). Le kaléidoscope colonial projette entre les mains de Colomb une multitude d'images miroitantes: des tropiques fantastiques dans la réalité.

S'il se dessine donc sous l'île de Cuba une autre île du nom de Ciampago qui transforme le rêve jamais réalisé de Colomb – à savoir atteindre l'Inde et l'*Extrême*-Orient en passant par l'ouest – en une réalité à multiples facettes miroitantes, on peut lire au huitième chapitre du troisième livre de Marco Polo sa conviction selon laquelle il ne s'agit pas d'une île mais d'un monde insulaire aux multiples visages situé devant le continent asiatique:

El mar donde está la isla de Ciampagu es Océano y se llama mar de Cim, es decir, "mar de Mangi", ya que la provincia de Mangi está en su costa. En el mar donde está Ciampagu hay otras muchísimas islas, que contadas con cuidado por los marineros y pilotos de aquella región se ha hallado que son siete mil cccclxxviii, la mayor parte de las cuales está poblada por hombres. En todas las islas susodichas los árboles son de especias, pues allí no crece ningún arbusto que no sea muy aromático y provechoso. Allí hay especias infinitas; hay pimienta blanquísima como la nieve; también hay suma abundancia de la negra. Con todo, los mercaderes de otras partes rara vez aportan por allí, pues pasan un año completo en el mar, ya que van en invierno y vuelven en verano. Sólo dos vientos reinan en aquel mar, uno en invierno y otro en verano (*El libro de Marco Polo* 1987: 136).<sup>3</sup>

3 [La mer où se trouve cette île est océan et se nomme la mer de Cim, c'est-à-dire la "mer de Mangi" puisque la province de Mangi en forme la côte. Dans cette mer où se trouve Ciampagu il y a une multitude d'autres îles, à ce que disent les mariniers et pilotes avisés de cette région il y en aurait sept mille trois cent soixante-dix-huit, la plupart d'entre elles sont habitées. Dans toutes les îles nommées ci-dessus les arbres appartiennent à des espèces odorantes, et il n'y pousse aucun arbuste qui ne soit aromatique et utile. Là il y a une infinité d'espèces différentes, il y a du poivre aussi blanc que neige mais du noir aussi en abondance. Les marchands d'autres régions viennent peu souvent car ils doivent passer une

Sans vouloir traiter ici plus en détail la présence de Marco Polo dans le journal de bord de Christophe Colomb, on peut remarquer que le navigateur génois n'a pas seulement noté en marge du passage les richesses citées et les voies maritimes utilisées selon les saisons, mais qu'il fait apparaître dans la Caraïbe qu'il traverse ce monde insulaire asiatique qui à ses yeux s'esquisse dans le monde insulaire américain. Le monde insulaire asiatique avec ses nymphes et ses sirènes occidentales s'incarne dans le monde archipélien de la Caraïbe et si ce dernier n'était pas apparu de façon inattendue tout en trompant les attentes, Christophe Colomb aurait disparu avec ses bateaux car il n'aurait jamais pu à cause des distances infranchissables atteindre avec ses caravelles les côtes et les îles de l'Asie. C'est donc tout d'abord la fiction d'un monde insulaire qui a attiré Colomb et plus tard sa *découverte* qui lui a sauvé la vie. C'est pourquoi il n'a jamais arrêté de croire tout au long de sa vie qu'avec ces îles ou parties d'îles que nous appelons aujourd'hui Cuba, la Jamaïque, Haïti, Saint-Domingue ou la Martinique, il avait atteint l'Asie de Marco Polo. Alors, à quel continent appartient la Caraïbe?

Ce qui semble significatif dans ce questionnement n'est pas le fait que Colomb ne voulait plus renoncer à sa conviction alors qu'en plus la thèse d'un *Nouveau Monde* avait commencé à largement se répandre, mais plutôt le fait que – comme nous le savons aujourd'hui – dans le projet du Génois conçu pour la première fois de façon globale donc embrassant l'ensemble de la planète, les mondes insulaires atlantique et pacifique se recouvraient, inséparables, de façon transarchipélienne. Ainsi avant le tour du monde de Magellan, les décennies AsiAméricaines sont-elles, d'une perspective européenne, un fait créé à partir de fictions de provenances, d'*origines* diverses, et ce au plus tard depuis que Colomb a *découvert* le Nouveau Monde tout en contestant son existence.

Dans ce contexte, il est à remarquer que l'amiral au service des Rois catholiques a placé en 1498 dans le quart inférieur gauche de son blason ce monde d'îles qui émergeant des eaux lui avait littéralement sauvé la vie et dont la découverte allait le rendre célèbre à tout ja-

---

année complète en mer, arriver en hiver et repartir en été. Il n'y a que deux vents qui soufflent dans cette mer, l'un en hiver et l'autre en été.]

mais.<sup>4</sup> La représentation graphique de ce monde insulaire pourrait d'une certaine façon être considérée comme la première carte de la Caraïbe. Il ne s'agit cependant pas d'une représentation cartographique mais suivant les principes héraldiques, de la représentation très stylisée d'une pluralité d'îles placées visiblement devant une étendue de terre massive et compacte. Une accumulation, un amoncellement d'îles, serrées les unes contre les autres, recouvrent ce quadrant du blason de Colomb. Mais plus qu'un amoncellement d'îles, il s'agit plutôt d'une mise en relation d'îles, d'une mise en relation d'archipels, car qui pourrait face à une telle carte qui ne permet d'identifier aucun pourtour connu, affirmer qu'il s'agit d'un monde insulaire à proximité de la côte de l'Amérique plutôt qu'à proximité de la côte de l'Asie? C'est pourquoi dans les réflexions qui suivent, ce ne sont pas tant les relations intra-archipéliennes, qui seront mises en avant, que des relations inter-archipéliennes et surtout transarchipéliennes qui relient entre eux différents archipels.

La première représentation cartographique – au sens propre du terme – de la Caraïbe qui nous soit parvenue fut réalisée deux ans plus tard et a un caractère tout autre. Il s'agit de la carte du monde de Juan de la Cosa (Humboldt 2009, 2: 20) conservée au *Museo Naval* de Madrid. Juan de la Cosa était sûrement le timonier le plus habile de la flotte espagnole lors des expéditions de Colomb, mais aussi lors de celles d'Amerigo Vespucci. Cette carte qui a probablement été réalisée en 1500 à Puerto de Santa Maria et qui ne fut retrouvée qu'au XIX<sup>e</sup> siècle dans la bibliothèque du baron von Walckenaer nous montre avec une précision qui fascine encore aujourd'hui les continents et mondes insulaires connus à l'époque. La "Mapamundi" de Juan de la Cosa couple cette précision avec les représentations visuelles occidentales traditionnelles du monde extra-européen (voir les nombreuses illustrations in Rojas Mix 1992). Ce n'est pas seulement une carte détaillée des Antilles et de quelques pourtours continentaux bordant la Caraïbe qui apparaît sous nos yeux, c'est l'importance géostratégique de cette région située au centre du continent américain qui s'affirme (Cerezo Martinez 1994: 82-83 ainsi que les commentaires y afférant).

---

4 Une représentation de ce blason se trouve dans l'"Atlas invisible" de l'œuvre récemment éditée sur la découverte du Nouveau Monde par Humboldt (Humboldt 2009, 2: 219).

Les signes de domination plantés dans la carte le montrent de façon très claire. La Caraïbe est effectivement très rapidement devenue pour les Espagnols une zone de déploiement militaire et une tête de pont pour les conquêtes réalisées en Amérique du Nord, Amérique Centrale et Amérique du Sud. C'est à partir d'ici, de ce monde insulaire américain qu'a été réalisée la traduction de l'histoire du mouvement de l'expansion espagnole et européenne en un Nouveau Monde sous lequel le continent asiatique continuait à miroiter et séduire.

Le chef d'œuvre cartographique de Juan de la Cosa qui nous émeut aujourd'hui encore est vers 1500 sûrement la représentation cartographique de la terre la plus élaborée qui soit; elle montre pour la première fois de façon globalement correcte la position géographique de la ligne équinoxiale et le tropique du Cancer et permet de reconnaître clairement les contours des grandes et petites Antilles entourées chacune de leurs îles et de leurs îlots. Aucune autre carte de l'époque moderne antérieure ne croise de façon aussi impressionnante des mondes d'images cartographiques avec des images du monde transmises de l'Antiquité et du Moyen-Âge et cette relation indissoluble se combine à son tour avec la volonté de domination globale exercée par l'Europe. L'invention géostratégique de cet espace à l'échelle globale s'insère pour ainsi dire tel un cryptogramme dans la découverte de ce monde insulaire.

L'*opus magnum* de l'art cartographique de l'époque moderne antérieure élaboré par Juan de la Cosa ne livre pas seulement sur la base des expériences personnelles de ce timonier de génie une première image fascinante de l'hémisphère américain en contexte mondial, ne fait pas seulement apparaître à l'extrême est de l'Asie le pays de Gog et Magog, mais donne une prise de vue instantanée de l'histoire de l'expansion ibérique qui permet de lire les possibles lignes de développement à venir d'une histoire du mouvement européen. Il est captivant d'observer comment cette carte du monde de l'année 1500 reproduit à échelle mondiale l'île de Cuba, la plus grande des Antilles, huit ans après sa reconnaissance par Christophe Colomb. Ce dernier n'avait-il pas identifié Cuba en partie comme le Cipango de Marco Polo mais en partie aussi comme la masse de terre du continent asiatique, un fait qui une fois de plus témoigne de l'entrelacs indissoluble du factuel et de la fiction dans le triangle entre l'invention, la découverte et l'expérience vécue (Ette [à paraître]). La carte du monde de

Juan de la Cosa fait apparaître Cuba/Cipango – qui est représentée bien sûr encore au nord du tropique du Cancer et donc en dehors des tropiques – pour la première fois en combinaison avec les autres îles de la Caraïbe en tant qu’île potentiellement globale.

Une chose est sûre, la Caraïbe a été tout comme l’ensemble de l’Amérique inventée avant d’être trouvée. La carte du monde de 1500 cartographie ainsi l’entrée de la Caraïbe dans une histoire du mouvement qui, contrôlée par l’Europe, se réalise dans le passage du Moyen-Âge à la Renaissance lors de la première phase de mondialisation accélérée avec, pour reprendre la notion de Goethe, une rapidité *vélociférique*.<sup>5</sup> Nous avons signalé que la carte de Juan de la Cosa donnait pour la première fois la position géographique correcte de la ligne équinoxiale et du tropique du Cancer (Cerezo Martinez 1994: 82-83 [légende de l’illustration]). On pourrait donc dire que la détermination de l’équateur et l’établissement d’une perspective centrale (Belting 2008) – qui reposent certes toutes deux sur des données arabes – représentent des inventions presque concomitantes de la Renaissance dans les domaines de l’art et de la cartographie, de l’architecture, de la peinture et de la géologie. On voit ici à quel point l’importance de la Caraïbe fut décisive pour le développement de l’image du monde à l’époque moderne antérieure.

N’oublions pas que ces fictions fondées mathématiquement et astronomiquement sont réalisées à partir de l’Occident et pour l’Occident. Ces deux inventions nous semblent aujourd’hui quant à leur production – d’une perspective occidentale – tout à fait *naturelles*, tout comme nous ressentons comme naturel que les photographies de la terre prises de l’espace ne soient propagées que dans une forme ordonnée. Cependant ce système de lignes, ce réseau de cartes et les focalisations qui de l’Europe sont projetés artistiquement sur le monde suivent – comme un regard sur les autres cultures nous le démontre – des codes culturels qui possèdent leur histoire propre et leurs conditions de production propres même si elles connaissent une imbrication interculturelle; ces cartes possèdent ces codes et les renvoient en effet

---

5 Par rapport à cette expression d’*époque vélociférique* qui revient chez Goethe en particulier entre 1825 et 1827 en rapport avec son concept de littérature mondiale (Bohnenkamp 1999).

miroir. Et là aussi on trouve en principe une île sous une autre île, un archipel sous un autre archipel, une carte sous une autre carte.

Ce n'est évidemment pas un hasard que l'Europe ou plus précisément dit la péninsule ibérique se trouve en considérant les longitudes exactement au centre de cette carte. Une construction se forme dans laquelle l'Europe se retrouve au centre entre les deux Indes comme le titre utilisé à partir de 1770 de la grande encyclopédie coloniale du XVIII<sup>e</sup> siècle le montre bien, à savoir l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* de Guillaume Thomas Raynal (Raynal 1781). Les terres fermes et les archipels d'Asie et d'Amérique apparaissent ainsi aux *fin*s opposées du monde dans la carte de Juan de la Cosa. On pourrait donc parler d'une double centration (et des codifications qui en découlent) de la carte maritime de Juan de la Cosa.

Si les relations entre les mondes insulaires asiatique et américain se trouvent en même temps exclues et suggérées à cause du niveau de connaissances des Européens à l'époque, niveau dont dépend la représentation cartographique de Juan de la Cosa, les *extrémités* de la "Mappamundi" se retrouveraient très proches l'une de l'autre si nous avions une représentation sphérique; on peut ainsi prétendre que l'archipel de la Caraïbe a été dès le départ d'un point de vue européen compris et codifié comme transarchipélien.

Depuis le début de l'expansion européenne cette dimension transarchipélienne vaut bien sûr aussi et surtout pour les relations transatlantiques. De même, ce n'est pas seulement la position des groupes d'îles qui se trouvent devant la côte africaine comme les Canaries ou le Cap Vert qui est clairement indiquée et marquée mais celle aussi d'une suite d'autres îles. Soit elles se trouvent aujourd'hui encore sur nos cartes comme Madère ou l'archipel des Açores appartenant au Portugal, soit elles proviennent d'une longue lignée traditionnelle de la projection d'îles imaginaires partant de l'île Tule au nord vers l'est et le sud-ouest. Depuis les premiers voyages de Colomb, toutes les routes maritimes qui mènent à la Caraïbe passent par les archipels qui se trouvent devant les côtes de l'Ancien Monde pour pouvoir atteindre ainsi les Antilles par les voies atlantiques les plus courtes et les plus sûres. Les multiples dimensions transarchipéliennes d'un monde insulaire caribéen se dessinent ainsi sur la carte magistrale de Juan de la Cosa, monde caribéen qui est relié de façon transatlantique avec



l'Europe et qui pourra être relié de façon transpacifique avec l'Asie dès que les côtes du monde encore inconnu au-delà de l'Atlantique, de l'autre côté de l'Ancien Monde auront été explorées. L'importance géostratégique d'îles et de groupes d'îles qui ne sont pas considérées comme isolées mais renvoient de façon transarchipélienne constamment à d'autres îles ne peut apparaître plus clairement. Les vecteurs de domination européens entre l'Europe et l'Asie, l'Afrique et l'Amérique se recoupent dans la Caraïbe. Elle est inscrite depuis la fin du xv<sup>e</sup> siècle dans cette relationalité et vectoricité globales. N'oublions pas non plus que la plus grande partie de la surface terrestre que nous appelons aujourd'hui l'espace caribéen est composée d'eau, élément mobile par excellence. Ce n'est donc pas la territorialité mais la vectoricité qui doit dominer nos réflexions.

## 2. De l'histoire spatiale à l'histoire du mouvement

S'il existe sur notre planète un territoire, une *area* qui ne représente pas en soi une histoire spatiale mais de façon très dense une histoire du mouvement, il s'agit bien de ce monde de l'archipel transocéanique de la Caraïbe coloniale qui se dessine ici pour la première fois. D'autres cartes du début du xvi<sup>e</sup> siècle comme par exemple la "Tabula Terre Nove"<sup>6</sup> parue à Strasbourg en 1513 attirent l'attention non seulement sur les entrelacs entre le trouvé, l'inventé et le vécu – en sachant que l'inventé se fond avec le trouvé dans l'expérience vécue – mais aussi sur la dynamique transarchipélienne fondamentale d'une relationalité entre différents mondes insulaires. *Une île peut en cacher une autre.*

Il est donc pour ainsi dire logique au regard de ces évolutions que la première grande production littéraire de Cuba, l'*Espejo de paciencia*, soit l'œuvre d'un auteur né en 1563 à Las Palmas aux Canaries qui, jeune homme, voyagea souvent entre les Canaries et le Nouveau Monde pour se rendre enfin avec son frère Rodrigo sur l'île caribéenne de Cuba où il épousa en 1604 Catilina de la Coba (Santana 1988: 9-11; et plus détaillé Marrero-Fente 2008: 79-82). Ce poème épique est souvent considéré comme le texte fondateur de la littérature cubaine même (González Echevarría 1987: 574) s'il ne faut pas bien

---

6 "Tabula Terre Nove. Depromta ex ed. Geographiae Ptolemaei Argentor" (1513). Réimprimé récemment in Humboldt (2009, 2, illustration 37).

sûr oublier de mentionner Fray Alonso de Escobedo et son long poème *Florida* un peu plus ancien et dont certains vers sont consacrés à Cuba (Esteban 2002: 208 et suivantes). *Espejo de paciencia* n'est pas que le résultat de contacts inter-archipéliens, mais celui de mouvements transarchipéliens.

Il n'est donc pas étonnant que le texte de Silvestre de Balboa Troya y Quesada a priori terminé en 1608 ne soit pas seulement devenu à Cuba depuis le XIX<sup>e</sup> siècle au cours d'une histoire confuse d'édition et de réception<sup>7</sup> un monument de la littérature nationale cubaine et que plus tard aux Canaries il ait été inclus à juste titre dans la *Biblioteca Básica Canaria*. L'*Espejo de paciencia* retrouvé tout d'abord par José Antonio Echeverría en 1838 (retrouvé ou inventé, nous y reviendrons; Vitier 1960: 7) est en effet dans le contexte du romantisme cubain une forme lyrique longue profondément transarchipélienne.

Dès les premières strophes, la localisation dans l'espace et le temps place l'île de Cuba au centre de l'action, sa beauté, la richesse de sa nature y sont célébrées de façon topique et tropicale en même temps. L'enlèvement et la capture de l'évêque de l'île de Cuba, Fray Juan de las Cabezas Altamirano, le 29 avril 1604, par des pirates français conduits par Gilbert Giron sont effectivement localisés dans la petite bourgade de Yara, non loin du port de Manzanillo dans l'*Oriente* cubain, littéralement dans un jardin en fleurs, dans un *Locus amoenus* tropicalisé, dont les précurseurs se trouvent bien sûr dans le *Diario de a bordo* de Christophe Colomb. Comme chez Marco Polo ou Christophe Colomb la profusion est caractéristique du paysage tropical:

Estaba a esta sazón el buen prelado  
En esta ilustre villa generosa,  
Abundante de frutas y ganado,  
Por sus flores alegre y deleitosa.  
Era en el mes de Abril, cuando ya el prado  
Se esmalta con el lirio y con la rosa,  
Y están Favonio y Flora en su teatro;  
Año de mil y un seis con cero y cuatro (Balboa 1960: 45).<sup>8</sup>

7 Pour l'appareil de lecture du poème voir Marrero-Fente (2003); pour l'histoire de l'édition et de la réception voir aussi Marrero-Fente (2008).

8 [En cette saison le bon prélat était dans cette illustre ville généreuse, abondante de fruits et de bétail, gaie et enchanteresse de par ses fleurs. C'était le mois

Le fait que *Espejo de paciencia* développe tout autant l'insularité que la spécificité de la nature insulaire a été interprété plusieurs fois comme point de départ important d'une *cubanía*, d'une image de soi spécifiquement cubaine qui va se développer au tout début du XIX<sup>e</sup> siècle (voir entre autres Sáinz 1983: 35-50). Ce sont les poètes proches du groupe *Orígenes* et surtout Cintio Vitier, qui de façon infatigable ont toujours rapporté la cubanité de la lyrique cubaine à ce texte qui serait "pénétré d'une lumière matinale de plage et d'un arôme de fruits cubains qui nous enchantent jusque dans ses négligences verbales" (Vitier 1970: 26).

On ne peut rejeter l'argument de Lázaro Santana, selon lequel les descriptions de nature exubérante de *Espejo* proviennent de ce que le poète de l'épopée des pirates (Silvestre de Balboa) connaissait bien en tant que Canarien d'une part la nature extra-européenne marquée par la profusion et d'autre part les modèles littéraires des Canaries comme le *Templo Militante* (1602) de Cairasco ou le *Poema* de Viana (1604) qui avaient déjà utilisé des formes d'expression poétiques pour exprimer cette profusion.<sup>9</sup> Au regard de cette double relation (non seulement *naturelle* voire provenant de la nature mais aussi littéraire) on pourrait fonder de façon transarchipélienne cette tendance spécifique à une qualité sensorielle et esthétique de la dénomination:

Los tres poetas relevan el puro goce de utilizar la lengua en su manifestación más genuina: la palabra por sí misma. Ningún adjetivo matiza, exalta o refrena. Limpiamente se propone a la imaginación del lector un mundo de pulpas y humedades, colores y tactos, sabores, con el hecho demiurgo y simple de nombrar (Santana 1988: 15).<sup>10</sup>

Cette logique transarchipélienne se développe au-delà du lexique révélateur des dénominations. On retrouve toujours des références à d'autres mondes insulaires qui font apparaître (peut-être en relation avec le nom de l'auteur) Troie et l'archipel des îles grecques entre

---

d'avril quand les prés s'ornent déjà de lis et de rose, et Favonio et Flora étaient dans leur théâtre; en l'an mille et six avec un zéro et un quatre.]

9 Voir Santana (1988: 14 et suivantes). On y trouve aussi une brève comparaison entre Viana et Cairasco. Pour l'importance de Cairasco voir Santana (1988: 18).

10 [Les trois poètes révèlent le pur plaisir d'utiliser la langue dans sa manifestation la plus authentique: le mot pour lui-même. Aucun adjectif ne nuance, n'exalte ou ne réfrène. Un monde pulpeux et humide, coloré et tactile, savoureux s'offre à l'imagination du lecteur avec ce geste de demiurge qui consiste simplement à nommer.]

l'“Europe” et l'“Asie” dans les deux premiers vers de Balboa Troya y Quesada (Balboa 1988: 43). Cependant les Canaries sont rapidement introduites comme élément de comparaison (Balboa 1988: 49) de sorte qu'à la genèse transarchipélienne orientée vers Cuba correspondent une diégèse et l'élargissement d'un horizon transarchipiéniens.

Après la libération de l'évêque obtenue par le paiement d'une énorme rançon aux flibustiers français plusieurs fois traités de “luthériens” dans le texte, suit une mise en scène d'un jardin d'Eden cubain avec ses fruits et produits tropicaux: “arrivent des quantités de maïs et de tabac,/ des abricots, des ananas, des figues et des avocats,/ des bananes et des papayes et des tomates” (Balboa 1988: 58). À la fin du premier chant du poème de Sylvestre de Balboa, des nymphes et des centaures rejoignent la danse bigarrée de cette fête qui ne célèbre pas seulement la libération de l'évêque catholique mais transporte et transpose aussi de façon naturelle le monde insulaire grec dans la Caraïbe. L'asymétrie de ces relations transatlantiques est tout aussi évidente dans les domaines politiques, militaires et sociaux qu'aux niveaux ecclésiastique, culturel et littéraire. Des vecteurs et des champs de vecteurs se focalisent dans *Espejo de paciencia*, ils montrent qu'une histoire de cet espace n'est judicieuse que sous la forme d'une histoire du mouvement relationnelle. En ce sens *Espejo de paciencia* me semble être un élément important de l'histoire de la littérature cubaine, en tant que partie de l'histoire d'une littérature qui ne peut être pensée que d'un seul lieu, d'une seule île.

L'ouverture du *Canto Segundo*, un appel aux soldats de la puissance mondiale espagnole répartis de par le monde commence par ces vers: “Valeureux cavaliers qui en Bretagne/ Flandres, Italie et cent mille autres parties/ En l'honneur de Philippe, roi d'Espagne/ brandissez pavillons et étendards” (Balboa 1988: 69) et ne souligne pas seulement les exigences de la puissance coloniale affaiblie après la défaite de l'Armada espagnole mais tisse un horizon d'intelligibilité dans lequel la lutte contre les “luthériens” français dans la Caraïbe est insérée de façon naturelle dans des contextes et scénarios de guerre globaux.

La conscience du monde mise ici en scène par l'auteur canarien ne repose pas sur une représentation de type continental, à savoir celle d'une territorialité compacte et continue, mais sur une conscience de soi îlienne qui relie des lieux et des espaces innombrables recouvrant

de façon discontinue les “cent mille parties” de la puissance ibérique. Tout comme l’expansion espagnole a construit une logique insulaire à partir de la Caraïbe qui permet de contrôler et soumettre le continent américain, *Espejo de paciencia* montre que la logique qu’il développe est transarchipélienne et qu’elle n’est pas, au contraire de celle du Nord du continent, soumise à une *frontier* en progression.

Gregorio Ramos, le “valeurux Espagnol” (Balboa 1988: 63), apparaît alors comme un vengeur qui sait qu’il se trouve dans un combat mondial contre les formes les plus diverses de l’hérésie, “un concile hérétique” (Balboa 1988: 63), et y fait aussi ses preuves. La représentation du héros vengeur qui s’étend sur de nombreux vers montre à quel point une perception statique et territoriale de cet épisode de l’histoire de la Caraïbe induirait en erreur.

De Canarias, Palacios y Medina  
 Pasan armados de machete y dardo,  
 Juan Gómez, natural, con punta fina,  
 Y Rodrigo Martín, indio gallardo;  
 Cuatro etíopes de color de endrina;  
 Y por la retaguardia, aunque no tardo,  
 Va Melchor Pérez con aguda punta (Balboa 1988: 67).<sup>11</sup>

Quand ainsi des Indiens, des Africains et des Européens, des natifs d’Espagne, de Cuba ou des Canaries se fixent comme objectif rapidement atteint de couper la tête au Français haï, ce n’est pas seulement la haute mobilité des flibustiers et des pirates qui est mise en relief, mais aussi celle des habitants du “Nouveau Monde” (Balboa 1988: 63) parmi lesquels on retrouve aussi dans le poème des Italiens, des Français et des Portugais.

C’est dans cette dimension de l’histoire du mouvement et non dans celle d’une histoire statique et spatiale que se trouve la véritable signification de *Espejo de paciencia*, il saisit dans son miroir la conscience mondiale d’une population qui se trouve encore dans la continuité de la première phase de mondialisation accélérée et pour qui la territorialité apparaît tout d’abord comme espace de mouvement. Ainsi, que le plus grand éloge dans l’épopée en vers de Silvestre de Bal-

11 [Des Canaries, Palacios et Medina/ passent armés de machettes et de fléchettes,/ Juan Gomez, natif, avec une pointe fine/ Et Rodrigo Martín, un indio hardi/ Quatre Éthiopiens de couleur noire;/ Et pour l’arrière-garde, qui ne se fait pas attendre/ Marche Melchor Pérez avec une pointe acérée.]

boa concerne l'esclave noir dont on exige la libération parce que c'est lui qui a vaincu en un noble combat Gilbert Giron, le chef des pirates français, nous impressionne encore aujourd'hui:

¡Oh, Salvador criollo, negro honrado!  
 Vuele tu fama y nunca se consuma:  
 Que en alabanza de tan buen soldado  
 Es bien que no se cancen lengua y pluma.  
 Y no porque te doy este dictado,  
 Ningún mordaz entienda ni presuma  
 Que es afición que tengo en lo que escribo  
 A un negro esclavo y sin razón cautivo (Balboa 1988: 75).<sup>12</sup>

*Espejo de paciencia* esquisse ainsi dans une forme poétique une “vision of the community” et en même temps la “poetics of community” (Marrero-Fente 2008: 175) qui trace les possibilités d'un vivre ensemble harmonieux de populations très différentes aux niveaux ethnique et culturel résidant sur l'île de Cuba. Il serait donc justifié de dire que dans ces vers d'une épopée caribéenne de 1608 une forme densifiée de savoir-vivre-ensemble est explorée – même si c'est de façon prudente –, savoir qui fait converger les lignes de mouvement d'un espace *transaréal* entre l'Europe, l'Amérique, l'Afrique et l'Asie.

Louis-Philippe Dalembert, auteur haïtien très intéressé par Cuba et ayant écrit une thèse sur Alejo Carpentier, a publié au début de l'année 2009 *Le Roman de Cuba*. Il nous montre dans ce texte, d'une perspective caribéenne que la scène localisée dans la région de Bayamo peut devenir dans le déroulement de l'histoire de Cuba et de la Caraïbe un symbole de la résistance contre les puissances envahissantes. Un chapitre de ce livre s'intitule “*Playa Giron*, l'histoire d'un pirate français trop arrogant”. Dans ce chapitre les événements d'avril 1604 sont reliés avec ceux d'avril 1961 dans la Baie des Cochons – aujourd'hui Playa Girón – lors de l'invasion prévue par la CIA contre la révolution de Fidel Castro mais qui s'avéra rapidement être un échec.

Dans la mêlée, Giron se retrouve face à face avec l'esclave Salvador Golomón, un Nègre créole, autrement dit né dans l'île. Avant qu'il ait le

12 [Oh, Salvador créole, nègre honnête/ Que vole ta renommée et qu'elle ne se consume jamais/ Que dans l'éloge d'un soldat si valeureux/ il serait bien que ni la plume ni la langue ne se fatiguent/ Et quand je dis cela, personne ne dois y comprendre ou y présumer de la moquerie/ car c'est de l'affection que je ressens en écrivant cela/ à un esclave noir et captif sans raison.]

temps d'armer son mousquet, celui-ci lui plante sa lance dans la poitrine. Le Français tombe, terrassé. Et Salvador Golomón de se précipiter pour lui donner le coup de grâce. Puis, de sa machette, il lui tranche la tête. A la vue de leur chef mort, les deux ou trois forbans encore debout ont vite fait de prendre la fuite. La tête du Français sera exposée sur la place principale de Bayamo. Ainsi s'est achevée la carrière du pirate français Gilbert Giron qui laissera son nom à la plage où il a débarqué avec ses comparses (Dalembert 2009: 74).

### 3. Les boulevards et les bastions de l'Amérique

Depuis les premières informations sur la *découverte* de *Espejo de paciencia* dans les archives de la *Sociedad Patriótica de La Habana* on a sans cesse soupçonné qu'il s'agissait plutôt d'une invention qui devait servir à doter la littérature cubaine et plus encore les aspirations à l'indépendance de l'île de Cuba d'une généalogie aussi respectable qu'ancienne (Esteban 2002: 205-210). On n'a certes encore jamais pu, malgré de nombreux essais, démontrer cette thèse de façon sûre; mais même si ce soupçon que l'on retrouve sous une forme romanesque dans une publication récente de Leonardo Padura (*La novela de mi vida*, 2002) devait s'avérer fondé, il prouverait seulement, dans la perspective choisie ici, que la construction postérieure de la longue formation d'une *identité cubaine* qu'elle que soit sa nature n'était pas réalisable sans la présence en toile de fond d'une relationalité transarchipélienne. On retrouve dans *Espejo de paciencia* cet entrelacs fondamental des dimensions de l'inventé et du découvert qui s'ouvre sur un vécu et un retour possible du vécu et s'épanouit dans la longue histoire de la réception. Ne s'agirait-il pas ici de la première preuve démontrant que la Caraïbe n'est intelligible que comme un archipel derrière lequel d'autres archipels, d'autres mondes insulaires se cachent constamment?

Il est sûr que l'espace caribéen grâce à l'intensité de ses relations transocéaniques représente un espace-mouvement par excellence qui ne peut être conçu de façon appropriée sans sa relationalité aux multiples logiques et ses richesses à tous les niveaux. En ce qui concerne cet espace que nous appelons aujourd'hui la Caraïbe, on peut lire ce qui suit dans le dixième livre de l'*Histoire des deux Indes* de Guillaume-Thomas Raynal:

L'Amérique renferme, entre le huitième et le trente-deuxième degré de latitude septentrionale, l'archipel le plus nombreux, le plus étendu, le

plus riche que l'océan ait encore offert à la curiosité, à l'activité, à l'avidité des Européens (Raynal 1781: livre dixième, 136).

L'Abbé Raynal originaire du Rouergue dans le midi inclut dans sa présentation de l'espace caribéen la question du rattachement au niveau des infrastructures de ce monde insulaire aux ports des différentes métropoles européennes tout comme la problématique de sa connexion avec les côtes africaines. En donnant à ces aspects une large place, il esquisse un espace de mouvement complexe non seulement transatlantique mais transocéanique et le monde insulaire caribéen a joué dans ce réseau depuis la première phase de mondialisation accélérée un rôle important pour ne pas dire décisif.

L'Abbé que la Révolution française célébrera plus tard, essaye à l'aide de nombreuses statistiques, avec une grande méticulosité, d'étudier la fluctuation des prix des *terms of trade* qui se dessine nettement durant les changements et évolutions structurels qui définissent la deuxième phase de mondialisation accélérée. Cette fluctuation découle selon lui de façon pour ainsi dire inévitable du processus de mise en réseau global dirigé par l'Europe et de l'exploitation du monde qu'effectue cette dernière; ce processus inclut également la création artificielle d'une demande d'articles de luxe.

Aussi la traite des noirs seroit-elle déjà tombée, si les habitants des côtes n'avoient communiqué leur luxe aux peuples de l'intérieur du pays, desquels ils tirent aujourd'hui la plupart des esclaves qu'ils nous livrent. C'est de cette manière que le commerce des Européens a presque épuisé de proche en proche les richesses commerciales de cette nation.

Cet épuisement a fait presque quadrupler le prix des esclaves depuis vingt ans; & voici comment. On les paie, en plus grande partie avec des marchandises des Indes Orientales, qui ont doublé de valeur en Europe. Il faut donner en Afrique le double de ces marchandises. Ainsi les colonies d'Amérique, où se conclut le dernier marché des noirs, sont obligées de supporter ces diverses augmentations, & par conséquent de payer quatre fois plus qu'elles ne payoient autrefois.

Cependant, le propriétaire éloigné qui vend son esclave, reçoit moins de marchandises que n'en recevoit, il y a cinquante ans, celui qui vendait le sien au voisinage de la côte. Le profit des mains intermédiaires; les frais de voyage, les droits, quelquefois de trois pour cent qu'il faut payer aux souverains chez qui l'on passe, absorbent la différence de la somme que reçoit le premier propriétaire, à celle que paie le marchand Européen (Raynal 1781: livre onzième, 67).

Même si Raynal voit dans l'augmentation constante du prix des esclaves qui sont déportés de régions africaines toujours plus éloignées,



une possibilité pour une extinction de l'esclavage pour raisons économiques, possibilité qui comme nous savons aujourd'hui était tout à fait illusoire, l'auteur et éditeur de l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans l'histoire des deux Indes* (Ette 1996) est à même d'expliquer de façon tout à fait réaliste la dimension globale du *Black Atlantic* (Gilroy 1993; et *Der Black Atlantic* 2004). Suivant le titre de sa grande encyclopédie coloniale, Raynal réussit à présenter la traite des noirs en tant que phénomène global au sein duquel la déportation commanditée par l'Europe de millions d'esclaves noirs d'Afrique vers les *Indes Occidentales* (donc l'Amérique) est étroitement couplée avec le commerce de l'Europe avec les *Indes Orientales* (c'est-à-dire l'Asie). Ceci nous montre à nouveau à quel point le monde insulaire caribéen fut durant la seconde phase de mondialisation accélérée relié non seulement à l'Europe, l'Afrique et aux archipels proches de la côte africaine mais aussi à un système complexe de voies commerciales incluant l'Asie.

La condamnation de l'esclavage et du colonialisme européen si souvent exposée par Denis Diderot dans l'*Histoire des deux Indes* ne manque évidemment pas dans le passage de l'œuvre de Raynal consacré à la Caraïbe. En effet dès le début, la découverte et la conquête de l'Amérique et avec elles la première phase de mondialisation accélérée sont maudites comme origine de tous les maux:

Maudit soit donc le moment de leur découverte! Et vous souverains Européens, quel peut être le motif de votre ambition jalouse pour des possessions, dont vous ne pouvez qu'éterniser la misère? & que ne les restituez-vous à elles-mêmes, si vous désespérez de les rendre heureuses! Dans le cours de cet ouvrage, j'ai plus d'une fois osé vous en indiquer les moyens; mais je crains bien que ma voix n'ait crié et ne crie encore dans le désert (Raynal 1781: livre dixième, 136).

Parmi les contradictions qui caractérisent ce best-seller des *Lumières* composé de différents textes d'auteurs divers réunis par Raynal en un miroir ardent textuel, on retrouve le fait que la réflexion d'un point de vue européen sur les évolutions de l'époque se réfère aux possibilités de conservation du pouvoir européen dans un contexte global. Dans cette question de politique mondiale l'*Histoire des deux Indes* prend une position nette quant à la signification géostratégique de la Caraïbe: elle ne pourra à l'avenir n'être d'une utilité quelconque aux nations européennes que si celles-ci continuent à développer leurs

marines de guerre. On peut ainsi lire dans la conclusion du livre quatorzième:

Il n'est pas d'autre moyen de conserver les isles, qu'une marine redoutable. C'est sur les chantiers & dans les ports d'Europe, que doivent être construits les bastions & les boulevards des colonies de l'Amérique. Tandis que la métropole les tiendra, pour ainsi dire, sous les ailes de ses vaisseaux; tant qu'elle remplira de ses flottes le vaste intervalle qui la sépare de ses isles, filles de son industrie et de sa puissance; sa vigilance maternelle sur leur prospérité, lui répondra de leur attachement. C'est donc vers les forces de mer que les peuples, propriétaires du Nouveau-Monde, porteront désormais leurs regards. La politique de l'Europe, veut en général garder les frontières des états, par des places. Mais pour les puissances maritimes, il faudroit peut-être des citadelles dans les centres, & des vaisseaux sur la circonférence. Une isle commerçante n'a pas même besoin de places. Son rempart, c'est la mer qui fait sa sûreté, sa subsistance, sa richesse. Les vents sont à ses ordres, & tous les éléments conspirent à sa gloire (Raynal 1781: livre quatorzième, 328).

Ce projet géostratégique qui mise sur le développement des marines de guerre ne fait pas que dessiner “les bastions et les boulevards des colonies de l'Amérique” dans les espaces entre les îles de la Caraïbe, il imagine aussi un espace-mouvement conçu et contrôlé par les métropoles qui sert uniquement les objectifs des différentes puissances européennes et doit donc aussi mettre fin à la piraterie et la flibusterie. Dans cette vision, c'est la mer qui assure les multiples relations des îles entre elles et qui constitue aussi un rempart contre les attaques en tout genre.

Les îles apparaissent d'une part comme *monde insulaire* et par conséquent comme archipel formé d'îles les plus différentes, connecté mondialement mais dominé par l'Europe en ce qui concerne ses connexions et d'autre part comme île-monde, c'est-à-dire comme un monde d'îles spécifiques protégé par la mer qui possède chacune leur propre logique.<sup>13</sup> Le passage du quatorzième livre cité ci-dessus donne donc une réponse claire à la question posée au début du dernier chapitre: “Quel doit-être le sort futur des isles de l'Amérique?” Ce n'est que si l'on peut utiliser le monde caribéen à la fois en tant que boulevard et que bastion et donc le concevoir en même temps comme monde insulaire et île-monde qu'il sera alors possible de comprendre l'espace caribéen et circumcaribéen et si besoin est de le dominer.

---

13 Pour la différence entre *monde insulaire* et *île-monde* voir Ette (2005).

#### 4. Le monde comme archipel

Avec une carte du monde parue en annexe de l'*Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne* publié pour la première fois entre avril 1808 et juillet 1811, Alexandre de Humboldt a présenté une carte du mouvement des transports maritimes mondiaux des métaux précieux particulièrement intéressante. Il s'agit de sa "Carte des diverses Routes par lesquelles les richesses métalliques refluent d'un continent à l'autre". Cette carte réalisée avec art contient quelques détails étonnants à signification parfois dissimulée. Ainsi dans cette carte ne contenant pour ainsi dire aucune ville est pourtant mentionnée la petite ville de Freiberg en Saxe où il étudia à la célèbre *Bergakademie*, il lui érige ainsi une sorte de monument. Pour cette carte Humboldt a choisi un autre découpage que Juan de la Cosa ou Guillaume-Thomas Raynal, il n'a pas placé l'Europe au centre mais aux extrémités orientale et occidentale de la carte. On peut également remarquer qu'il n'a pas seulement inséré les différentes routes mais qu'il a aussi fait ressortir beaucoup d'îles et d'archipels qui se situent souvent – et cela n'est pas un hasard – le long des voies de transport. La tentative de passer d'un point de vue de l'histoire de l'espace à celui de l'histoire du mouvement s'associe chez Alexandre de Humboldt à un intérêt marqué et constant pour les îles et les mondes insulaires. Il reconnaît en eux un élément toujours dynamisant, accélérant la circulation du savoir comme celle des marchandises.

Si l'on observe plus précisément cette carte des voies maritimes, on peut noter que d'une part la Caraïbe est reliée par deux routes entre l'Ancien Monde et la Nouvelle Espagne et aussi la Nouvelle-Grenade et que d'autre part en traversant la terre ferme de la Nouvelle Espagne pour rejoindre le port d'Acapulco, la Caraïbe est reliée aux Philippines et au port de Canton sur la terre ferme asiatique. Au contraire de l'Atlantique qui sur la carte humboldtienne est sillonné de routes, il s'agit là de la seule route maritime qui traverse le vaste espace transpacifique qui se trouve au centre de la carte.

N'oublions pas, face à cette carte du mouvement, ce que Serge Gruzinski a rappelé dans son étude sur la mondialisation au XVI<sup>e</sup> siècle (Gruzinski 2006: entre autres 131), à savoir qu'avec la conquête des Philippines l'Espagne a clos un empire englobant la circonférence du monde, empire dont les différentes parties étaient prioritairement liées

à l'Espagne mais se connectaient aussi entre elles dans le cadre de possibilités surveillées, celles que la puissance coloniale autorisait. Dans ce contexte la Nouvelle Espagne a joué au XVI<sup>e</sup> siècle un rôle important aux niveaux géostratégique et économique, dans le sens où à partir de la capitale du vice-roi et en passant par les ports de Veracruz et d'Acapulco, les voies maritimes transatlantiques et transpacifiques étaient assurées. Dans le cadre d'une expédition dirigée en 1566 par Miguel de Legazpi, on trouva une route pour revenir directement des Philippines en Nouvelle-Espagne de sorte qu'il ne fut plus nécessaire de transborder des marchandises ou des personnes dans les ports asiatiques. Comme le formule Gruzinski, l'Asie arrivait en Amérique (Gruzinski 2006: 131).

C'est-à-dire qu'un demi-siècle à peine après le tour du monde à la voile de Magellan ou d'Elcano au service de l'Espagne, les bases nautiques et structurelles pour une économie embrassant l'ensemble de la planète étaient jetées avec ses routes commerciales qui devaient être défendues à partir des bastions situés sur la terre ferme ou sur l'eau. Parallèlement le monde insulaire caribéen était devenu une partie éminemment importante de tout un système de ports et cités commerçantes, de chantiers navals et d'armureries, de forts et de transferts financiers et, dans l'évolution de ce système, la Caraïbe et une partie des côtes des terres fermes environnantes devinrent l'espace d'une mondialisation des plus densifiées.

Alexandre de Humboldt a étudié pendant des décennies et de façon très intense ce précoce lieu-clé du commerce mondial et du transport de matières premières aussi bien que de produits manufacturés. En conséquence de quoi, il a élaboré dans ses différents recueils de cartes un profil de la Nouvelle-Espagne entre les ports d'Acapulco et de Veracruz et proposé des variantes cartographiques concrètes pour le creusement d'un canal interocéanique qui au-delà de l'espace caribéen aurait relié de façon plus efficace encore les routes transatlantiques et transpacifiques. L'exacte représentation cartographique de l'espace caribéen et circumcaribéen est sans aucun doute aussi une des grandes réussites du Prussien et elle n'a pas transformé fondamentalement que l'image cartographique du Nouveau Monde. En effet, si l'on compare les deux cartes de Cuba de l'*Atlas géographique et physique* avec d'autres représentations cartographiques comme celle que Guillaume-Thomas Raynal avait joint à son *Histoire philosophique et*

*politique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes*, un saut qualitatif est évident en ce qui concerne la précision des mesures astronomiques, celle des lieux tout comme la visualisation cartographique fidèle jusque dans les moindres détails.

L'ensemble de la Caraïbe est pour Alexandre de Humboldt un espace de transit polymorphe où se préparent des transformations importantes au niveau mondial, et ce non seulement au regard de la Révolution haïtienne. Mais peut-on aussi représenter cartographiquement une petite partie de carte en espace de mouvement? Les deux cartes de l'île de Cuba qu'Alexandre de Humboldt a mis en annexe dans son *Atlas géographique et physique des régions équinoxiales du Nouveau Continent* nous montrent le découpage rectangulaire d'une île qui en tant que représentation isolée est pour ainsi dire extraite de l'ensemble formé par les îles caribéennes et les pourtours du continent. Ces cartes sont à mettre en relation avec l'*Essai politique sur l'île de Cuba*, paru pour la première fois en deux volumes à Paris en 1826 (Humboldt 1826). Cet essai avait été réalisé dans le contexte de la *Relation historique* de Humboldt, le véritable récit de voyage de son expédition scientifique au travers des Amériques qu'il avait faite avec Aimé Bonpland. Dans ce qui suit il faudra considérer avec attention cette relation iconotextuelle qui relie le texte et les cartes.

La similitude générique des titres des deux textes, à savoir *Essai politique sur l'île de Cuba* et *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne* paru quelques années auparavant peut, en dehors de raisons scientifiques, épistémologiques et littéraires, être expliquée par le fait que le savant prussien savait très bien que son premier *Essai politique* avait été lu par beaucoup de lecteurs également américains comme une sorte d'acte de naissance d'un Mexique indépendant, pour ainsi dire déposé dans le berceau de cet état national naissant. Qu'est-ce qui fut donc déposé par Humboldt dans le berceau de Cuba?

Quand l'*Essai sur Cuba* était sous presse, à peu près quinze ans après la parution de l'essai considéré de façon erronée comme une *œuvre mexicaine*, l'existence du jeune état du Mexique était certes pleine de turbulences mais était un fait historique dont Humboldt était parfaitement conscient étant donné que son livre de voyage américain avait accompagné les révolutions d'indépendance dans les colonies espagnoles durant les décennies décisives. Humboldt a joint à son *Essai sur l'île de Cuba* des représentations cartographiques qui pré-

sentent en une carte séparée une colonie espagnole affranchie de ses contextes géographiques et topographiques, ce qu'on peut très bien interpréter comme un indice solide montrant que Humboldt considérait cette île qui devenait de plus en plus importante pour le commerce européen comme une unité *proto-nationale*.

Les modifications reconnaissables entre les cartes de 1820 et de 1826, à savoir celles du tracé des montagnes, la correction de données erronées ou les légers changements dans les calculs astronomiques qu'Humboldt a pu effectuer grâce à des informations complémentaires, à des mesures et rectifications faites par d'autres savants, dessinent une image de l'île de Cuba avec les nombreuses îles et îlots qui l'entourent, y compris l'Île des Pins, très proche des représentations cartographiques actuelles. On peut donc affirmer sans exagérer que c'est ainsi que la carte du Cuba moderne en tant qu'état insulaire indépendant a été créée.

Alexandre de Humboldt qui avec son ami Von Walckenaer avait retrouvé la carte de Juan de la Cosa, a ainsi réussi grâce au plan détaillé du port de la Havane présent dans les cartes de 1820 et 1826 à dépasser la statique d'une représentation séparée de l'île au profit d'une perspective dynamique et à intégrer cette dernière dans une histoire planétaire du mouvement dont la visualisation remonte aux années 1500. Car n'est-ce pas ce port ayant autrefois accueilli l'ensemble de la flotte espagnole qui a permis à Cuba de se profiler comme île mondiale en tant que partie d'une histoire du mouvement dominée par l'Europe depuis la première phase de mondialisation accélérée?

Il est en ce sens notable qu'Alexandre de Humboldt ait tout au début de ses vastes développements sur Cuba effectué un portrait littéraire mûrement réfléchi du célèbre port de La Havane. Il n'est pas étonnant non plus qu'Alejo Carpentier utilise ce passage du texte fondateur cubain écrit en français par un Prussien comme incipit de son beau livre *La ciudad de las columnas* (Carpentier 1982: 7-10). Au chapitre 28 de sa *Relation historique* dont la structure itinéraire prend après ce passage important de la relation de voyage une dimension essentiellement descriptive et discursive, Humboldt décrit de façon spectaculaire comme s'il effectuait un *travelling* littéraire (Ette 2001) cet espace-mouvement du port qu'il vit pour la première fois le 19 décembre 1800 et où se croisent les chemins les plus différents, les mouvements les plus divers:

L'aspect de La Havane, à l'entrée du port, est un des plus rians et des plus pittoresques dont on puisse jouir sur le littoral de l'Amérique équinoxiale, au nord de l'équateur. Ce site, célébré par les voyageurs de toutes les nations, n'a pas le luxe de végétation qui orne les bords de la rivière Guayaquil, ni la sauvage majesté des côtes rocheuses de Rio Janeiro, deux ports de l'hémisphère austral: mais la grâce qui, dans nos climats, embellit les scènes de la nature cultivée, se mêle ici à la majesté des formes végétales, à la vigueur organique qui caractérise la zone torride. Dans un mélange d'impressions si douces, l'Européen oublie le danger qui le menace au sein des cités populeuses des Antilles; il cherche à saisir les éléments divers d'un vaste paysage, à contempler ces châteaux forts qui couronnent les rochers à l'est du port, ce bassin intérieur, entouré de villages et de fermes, ces palmiers qui s'élèvent à une hauteur prodigieuse, cette ville à demi cachée par une forêt de mâts et la voilure des vaisseaux (Humboldt 1970: 348).

Comme dans une mise en abyme littéraire et très fidèle à cette écriture fractale avec laquelle Humboldt concentre les oppositions étonnantes et les réseaux de relations en une structure narrative fondamentalement complexe, le port de La Havane représenté cartographiquement est mis esthétiquement en mouvement et mis en scène comme partie d'une histoire du mouvement mondiale. La relation iconotextuelle avec la représentation cartographique du port est évidente.

La mise en contraste hémisphérique avec d'autres ports du Nouveau Monde mène à interpréter les ports et les villes comme espaces intermédiaires dynamiques qui accueillent et conduisent les mouvements aussi bien nord-sud qu'est-ouest. Les conditions climatiques des zones tempérées et la "nature cultivée" du Nord s'entrecroisent avec la "majesté" des végétaux tropicaux qui caractérisent la zone chaude: La Havane, la ville des colonnes de Carpentier, carrefour hautement vectorisé.

Le port de La Havane apparaît donc dès le départ comme le lieu d'une circulation, qui de façon claire – au sein d'une construction hémisphérique – relie le Nord au Sud et en même temps – au sein d'un passage transatlantique – l'Amérique avec l'Europe mais aussi avec l'Afrique. L'île est pensée – et il n'y a pas que cet extrait fascinant qui nous le montre – non pas à partir de sa territorialité, de sa surface statique mais de ses dynamiques accumulées au cours de l'histoire. L'espace ne se crée qu'au travers des mouvements, qui à différents niveaux le traversent et se croisent, il s'agit d'une construction *trans-réale*. Ce n'est pas sans raison qu'Alejo Carpentier parlait en considérant La Havane "de ce qui est bigarré, entremêlé, emboîté dans des

réalités différentes” (Carpentier 1982: 14). La Havane renvoie toujours à un ailleurs, une relationalité qui ne s’achève nulle part, ou pour reprendre les mots de Carpentier, qui donnent un accent baroque aux concepts de Fernando Ortiz: “métis est dans ces îles de la Méditerranée américaine tout ce qui s’est transculturalisé” (Carpentier 1982: 84). L’ensemble de la Caraïbe se présente comme une mer (méditerranéenne) américaine, creuset de transculturalité.

Le monde des tropiques est chez Humboldt un topique de la profusion qui peut rapidement se transformer – selon l’image occidentale des tropiques – en un piège comme le montre le passage cité plus haut. Les oppositions entre nature et culture, ville et campagne, entre l’eau fugitive et le rocher figé sont consciencieusement tissées et croisées de sorte qu’un décor mouvant et émouvant se met en place mettant en une perspective non statique l’île tropicale de Cuba à partir du port de La Havane. On ne peut comprendre Cuba que d’une perspective de l’histoire du mouvement et en ce sens on ne peut que louer Carpentier d’avoir commencé son texte avec Humboldt.

Dans la mise en scène de l’île de Cuba par Humboldt avec le port en modèle fractal, cette île devient une partie importante de l’histoire du mouvement mondial avec ses climats très différents, les formes de ses plantes, les villes et les populations qui entrent constamment en contact. Dans le cadre des migrations de ces êtres vivants les plus divers (plantes, animaux ou êtres humains) prend forme une circulation de savoir, de marchandises, d’êtres humains et aussi d’êtres humains en tant que marchandises – l’attention du public pour ces “malheureux esclaves” (Humboldt 1970: 350) est suscitée très tôt –, circulation aussi de cultures et de langues, de traditions et d’idées qui permirent l’apparition de ce qui sera analysé plus loin, à savoir que: sous l’île se trouvent d’autres îles, sous l’archipel d’autres archipels.

Comment pourrait-on mieux décrire Cuba qui a joué un rôle important dans les premier et deuxième tiers mais plus tard aussi dans le troisième tiers du XIX<sup>e</sup> siècle lors de la troisième phase de mondialisation accélérée, qu’en tant qu’île dans un espace de mouvement transocéanique? À la profusion tropicale des palmiers correspondent des forêts de mâts, qui avec leurs voiles représentent la profusion des formes de circulation initiées par l’homme. Le monde n’est pas seulement venu vers l’archipel, il est devenu l’archipel.



L'esclavage contre lequel Humboldt s'élève clairement à plusieurs reprises dans son *Essai politique* fut pour l'auteur et intellectuel avant la lettre, un produit de ces relations d'échange mondiales, donc de la mondialisation dont il a toujours montré avec précision les côtés négatifs. Dans le contexte de la Révolution haïtienne qui se trouvait dans sa phase finale lors de ses deux séjours à Cuba, Alexandre de Humboldt avait compris à quel point l'abolition de l'esclavage et la préparation de nouvelles formes du vivre-ensemble entre différentes cultures, ethnies, religions, et langues allaient être importantes à l'avenir et pas seulement pour le continent américain. Au regard des événements révolutionnaires de Saint-Domingue, autrefois la plus riche colonie européenne des Antilles, mais aussi au regard de la Révolution française et à la façon dont il l'avait vécue à Paris, Humboldt savait avec quelle rapidité des structures tenues jusque-là pour stables allaient, sous l'influence des idées mises en circulation, se transformer d'une façon brutale et ouverte à l'innovation.

On pourrait dire et peut-être avec raison que Humboldt est le deuxième à avoir *découvert* Cuba et aussi qu'il fut le deuxième inventeur de l'île-nation cubaine, dont il faut concevoir les mouvements dans un sens très caribéen constamment transarchipélien. Pour le projet aujourd'hui encore inachevé de Humboldt, celui d'une autre modernité qui devrait reposer non sur des structures centralisées mais sur des structures multipolaires, une insularité isolée, repliée sur elle-même, sous la forme d'une île-monde différenciant fortement entre *l'intérieur* et *l'extérieur* serait une représentation absurde – et pas seulement en considérant Cuba.

## 5. Sur la voie d'une littérature transarchipélienne

Pour les espaces continentaux coloniaux appartenant à l'Espagne et qui ont conquis leur indépendance politique au cours du processus complexe de l'*Independencia* mais aussi pour le monde insulaire caribéen qui fut constamment une île-monde où chaque île avait sa propre logique et processualité, le XIX<sup>e</sup> siècle représente (tout au moins pour les grandes Antilles) la période de transition décisive pour la mise en forme et la cristallisation des structures de littérature nationale. On peut attribuer sans aucun doute à Cuba et à Haïti un rôle de précurseur au cours de ce long et complexe processus, indépendamment du fait

qu'une île a conquis son indépendance politique dès 1804 alors que l'autre devint indépendante en 1902, un siècle plus tard. Ceci est nettement visible dans le champ de la littérature.

Le processus de cristallisation d'une littérature et d'une culture nationales est empreint d'une logique *transaréale* au sein de laquelle les phénomènes de l'exil ont joué un rôle extraordinairement important et accélérateur dans certains cas.<sup>14</sup> Dans le cas de Cuba, il est fascinant de constater que les représentants les plus éminents de ces pratiques d'écriture et de publication qui allaient se constituer bientôt en littérature nationale se sont déplacés constamment au moins entre deux lieux à cause de persécutions politiques. Le poète José Maria Heredia entre Cuba et le Mexique, la poétesse Gertrudis Gomez de Avellaneda entre Cuba et l'Espagne, le romancier Cirilo Villaverde entre Cuba et les États-Unis et le poète, essayiste et révolutionnaire José Martí entre Cuba et l'Espagne, le Mexique, le Guatemala, le Venezuela et enfin les États-Unis. C'est de là que Martí devait porter le coup décisif contre les derniers restes de l'empire colonial espagnol dans la Caraïbe et aux Philippines.

On peut donc dire que la littérature cubaine se construit en littérature sans résidence fixe – et là elle anticipe sur des développements à venir qui se manifesteront dans l'histoire postcoloniale de la Caraïbe dans des contextes politiques et économiques en partie très différents. Dans cette construction elle développe une caractéristique fondamentale et singulière qui la détermine comme littérature nationale. Car il serait absurde de vouloir réduire la littérature cubaine du XX<sup>e</sup> et du début du XXI<sup>e</sup> siècles à la territorialité de l'île étant donné que depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle une partie importante voire essentielle de la littérature cubaine a été écrite et publiée loin de l'île dans des constellations politiques les plus diverses (Ette 2004).

Si la littérature cubaine a cultivé son potentiel d'avenir justement avec le fait qu'elle s'est développée en tant que littérature nationale surtout ailleurs que dans l'état national et peut-être plus encore ailleurs que sur le territoire national, elle montre les risques d'une littérature sans résidence fixe mais, au regard de ses succès, elle montre surtout les chances contenues dans un développement littéraire précisément

---

14 Voir en particulier sur l'espace haïtien au début du XIX<sup>e</sup> siècle et pour la dimension de l'exil Bongie (1998; 2008).

*transaréal*. Car on ne peut contredire le fait que cette configuration spécifique soit restée jusqu'aujourd'hui un gage de succès qui a procuré à la littérature cubaine une place importante dans les littératures du monde.

Même si l'auteure suédoise Frederika Bremer n'a pas du tout vu lors de son voyage à Cuba les évolutions de la littérature cubaine, mais les a au contraire ignorées pour se concentrer dans ses impressions de voyage esthétiquement très réussies sur les paysages caribéens, la flore cubaine et sur l'admiration toujours renouvelée pour les corps herculéens des esclaves noirs, la structure profondément archipélienne et transarchipélienne du monde insulaire caribéen apparaît nettement dans ses *Lettres de Cuba*. Ce n'est pas un livre cubain que l'auteure suédoise tient à la main quand elle entreprend une traversée vers Cuba, la "perle de la Caraïbe", le 28 janvier 1851 – exactement deux ans avant la naissance de José Martí à La Havane. Elle effectue cette traversée à partir de la Nouvelle-Orléans sur un bateau utilisé par de nombreux voyageurs qui veulent atteindre au plus vite les territoires des mines d'or en Californie. Elle a cependant merveilleusement su dépeindre la fascination qu'exercent les traversées entre les paysages continentaux et insulaires, entre ceux qui sont territorialement clairement délimités et les paysages amphibies et la façon dont ils marquent profondément la Caraïbe. Apparaissent ainsi des formes intermédiaires entre le continental et l'insulaire:

Zarpamos y yo me senté, con un libro en la mano, a contemplar la ribera desde la toldilla de popa, y lo pasé a las mil maravillas. Porque pude estar a solas, y el espectáculo de las orillas era como una visión mágica de las tierras del sur. Navegamos a lo largo del Mississippi, por el brazo de este río que desemboca en la bahía de Atchafalaya, y de allí al Golfo de México. Plantación tras plantación aparecían en las orillas, con sus casas blancas engastadas en naranjales, en bosquecillos de cedros, de adelfas en flor, áloes y palmitos. Poco a poco se presentaron a más distancia uno de otros. Las orillas fueron bajando cada vez más, hasta convertirse en tierras pantanosas con hierbas y juncos, sin árboles, arbustos ni casas. Apenas se elevaban sobre la línea del agua: después, se hundían en ella formando la uniforme y singular figura de lo que se llama "el delta del Mississippi", por su semejanza con la letra griega del mismo nombre. Algunas hierbas se balanceaban todavía sobre el agua, movida por las olas y el viento. Finalmente desaparecieron también. Quedaron dueñas de todo solamente las olas. Y ahora yacía tras de mí la tierra, el inmenso continente de Norteamérica, y ante mí el gran Golfo de México, con su in-

comensurable profundidad, el mar del sur con todas sus islas (Bremer 2002: 17 et suivante).<sup>15</sup>

Ce serait sûrement captivant d'analyser à partir de quel moment les voyageurs sont arrivés à Cuba avec un livre cubain à la main ou dans l'ensemble de la Caraïbe avec un livre caribéen. Le XIX<sup>e</sup> siècle n'est en ce domaine qu'une période de transition et le lieu d'une pré-histoire. Le *travelling* du récit de voyage de Frederika Bremer, qui ne nous décrit pas une arrivée dans un port mais une sortie de port, doit nous rendre attentif une fois encore à ces liens multiples, à cette relationalité complexe qui caractérise les mondes insulaires dans leur effacement, disparition et réapparition constantes. De telles descriptions comme celles d'Alexandre de Humboldt ou de Frederika Bremer se retrouvent aussi chez Gertrudis Gomez de Avellaneda, Eugenio María de Hostos ou Lafcadio Hearn, quoique le dernier grâce à ses grands voyages reliera au tournant du XX<sup>e</sup> siècle la Caraïbe avec l'archipel japonais (Hearn 1905; 2001; 2005). Les littératures sans résidence fixe réussissent au cours du XIX<sup>e</sup> siècle à développer de nouvelles relations littéraires marquées vectoriellement.

Les littératures de la Caraïbe, espace hautement mondialisé depuis l'extrême fin du XV<sup>e</sup> siècle, ne sont pas seulement devenues au cours du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles un des espaces de littérature les plus denses, elles ont aussi démontré l'exceptionnelle créativité et productivité des littératures sans résidence fixe. Elles s'opposent à toute tentative de territorialisation simpliste, à tout classement réducteur par rapport aux

---

15 [Nous partîmes et je m'assis un livre à la main sur le pont arrière, j'observai la rive et vécus un moment merveilleux. Car je pouvais être seule et le spectacle offert par le rivage ressemblait à une féerie du sud. Nous descendions le Mississippi sur celui de ses bras qui débouche dans la baie d'Atchatalaya, et de là dans le golfe du Mexique. Des plantations succédaient aux plantations et brillaient sur la rive avec leurs maisons blanches enchâssées parmi les orangers dans des bosquets de cèdres, d'oléandres en fleurs, d'aloès et de palmettes. Elles furent ensuite de moins en moins rapprochées les unes des autres; le sol s'abaissa doucement jusqu'à devenir un marécage couvert d'herbes et de roseaux, sans arbres, sans buissons, sans maisons; il se tenait tout juste un peu au-dessus de l'eau, puis y sombra constituant un ensemble étrange et régulier qu'on appelle le "delta du Mississippi" à cause de sa ressemblance avec la lettre grecque du même nom. Quelques brins d'herbes ondulaient encore au-dessus de l'eau au gré du vent et des vagues. Puis ils disparurent aussi. Il n'y eut plus que les vagues. Et alors, la terre, le grand continent nord-américain était derrière moi et devant moi se trouvait le grand Golfe du Mexique avec son insondable profondeur, les mers du sud et toutes leurs îles.]

territoires sans cependant renoncer à appartenir à une littérature nationale (ou proto-nationale).

Les littératures de la Caraïbe qui s'écrivent en divers lieux de notre planète ont construit une configuration relationnelle hautement mobile qui pourrait très bien devenir paradigmatique si l'on considère les évolutions que le XXI<sup>e</sup> siècle annonce. Ne serait-il effectivement pas possible de concevoir la littérature européenne dans son plurilinguisme non plus comme insulaire au sens étroit du terme mais comme un espace-mouvement multi-relationnel qui, à cause du processus de longue durée des différentes phases de mondialisation, ne peut être compris sans prendre en compte ses dimensions extra-européennes? (Ette 2009: 257-296).

Les processus de transfert qui ont profondément marqué l'espace caribéen depuis son intégration forcée dans des événements appartenant à l'histoire mondiale et concernant l'ensemble du monde, comme nous le montrait déjà la carte de Juan de la Cosa en 1500, nous demandent aujourd'hui de relever un défi. Il s'agit de concevoir les processus de la littérature-monde d'une façon nouvelle et différente en ayant précisément en arrière-plan les littératures et les constructions théoriques caribéennes. Cette nouvelle compréhension repose sur des relations d'échange aux logiques multiples au-delà des concepts traditionnels de littérature nationale qui sont issus de l'Europe.

La signification toute particulière du XIX<sup>e</sup> siècle concernant les circulations et formes de circulation du savoir dans l'espace transatlantique et transpacifique est évidente. Effectivement, dans l'ensemble de l'hémisphère américain et tout particulièrement dans la Caraïbe les migrations de différentes parties d'Europe et les déportations de différentes parties de l'Afrique, mais aussi l'émigration par exemple de Chine, de l'Inde et du monde arabe ont construit des relations culturelles *transaréales* hautement complexes qui, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, ont permis l'éclosion dans l'espace caribéen, et tout particulièrement à Cuba, des théories de la transculturalité.

Ce serait entreprise facile que de pointer de tels développements sur la base des textes de l'observateur et théoricien certainement dominant de la troisième phase de mondialisation accélérée, c'est-à-dire des écrits du Cubain José Martí. L'ensemble de son œuvre constitue en effet la réponse la plus précoce et la plus fondée aux phénomènes de mondialisation esquissés ici et ce non seulement d'un point de vue

cubain ou caribéen mais aussi d'un point de vue de l'Amérique latine et de l'ensemble de l'hémisphère. Depuis les années quatre-vingt du XIX<sup>e</sup> siècle, les États-Unis avaient commencé avec leur politique de développement d'une *American Sea Power* à orienter leur politique territoriale – jusqu'alors définie par une avancée continentale, une *frontier* progressant dans les terres – vers une praxis vectorielle, indubitablement axée sur une histoire du mouvement qui deviendrait vite la base et la condition indispensables de son expansion impériale.

Aucun autre écrivain que Martí n'a à cette époque pensé avec une telle pertinence les chances mais aussi les risques de cette accélération. Il les évoque dès les premières phrases de son célèbre essai paru le 1<sup>er</sup> janvier 1891 à New York, son lieu de résidence, et qui s'intitule *Nuestra América*. Il s'agit de réflexions qui s'élaborent face à une évolution extrêmement rapide dans laquelle, pour la première fois, un protagoniste non européen (même s'il est profondément marqué par l'Europe), à savoir les États-Unis, entrent dans les rangs des puissances mondiales, des géants mondiaux aux bottes de sept lieues:

Cree el aldeano vanidoso que el mundo entero es su aldea, y con tal que él quede de alcalde, o le mortifiquen al rival que le quitó la novia, o le crezcan en la alcancia los ahorros, ya da por bueno el orden universal, sin saber de los gigantes que llevan siete leguas en las botas, y le pueden poner la bota encima, ni de la pelea de los cometas en el cielo, que van por el aire dormido[s] engullendo mundos. Lo que quede de aldea en América ha de despertar. Estos tiempos no son para acostarse con el pañuelo a la cabeza, sino con las armas de almohada, como los varones de Juan de Castellanos: las armas del juicio, que vencen a las otras. Trincheras de ideas, valen más que trincheras de piedras (Martí 1991: 13).<sup>16</sup>

José Martí doit être considéré comme l'auteur caribéen qui a analysé avec une grande capacité d'anticipation les défis à échelle mondiale que le XIX<sup>e</sup> siècle donnait à relever au XX<sup>e</sup> siècle qui s'annonçait. Les

16 [“Le villageois vaniteux se figure que le monde entier se réduit à son village et pourvu qu'il y joue les maires, ou qu'il mortifie le rival qui lui a soufflé sa promesse ou qu'il voie son magot monter dans la tirelire, il tient pour excellent l'ordre de l'univers et n'a cure des géants aux bottes de sept lieues qui peuvent l'écraser de leur talon, ni de la mêlée en plein ciel des comètes qui sillonnent les airs, endormies, engloutissant des mondes. Ce qu'il peut rester de village en Amérique doit se réveiller. Notre époque n'est pas faite pour qu'on se couche. La tête emmitouflée d'un fichu, mais bien avec les armes au chevet, tels les guerriers de Juan de Castellanos: les armes du bon sens qui triomphent des autres. Des tranchées d'idées valent mieux que des tranchées de pierre” (Martí 1968: 155).]

réflexions menées ici ne doivent cependant pas se terminer uniquement avec un auteur caribéen. D'un point de vue transarchipélien, il est bien préférable de lui adjoindre un écrivain et penseur très lié à la Caraïbe et qui peut être pris comme témoin de ces relations d'archipels en archipels qui semblent à l'heure actuelle attirer tout particulièrement l'attention.<sup>17</sup> Qu'il s'agisse de José Rizal, un grand écrivain et intellectuel philippin, ne relève pas du tout du hasard comme l'ont montré les réflexions qui précèdent. José Martí et José Rizal ont réussi dans une étonnante comparaison temporelle d'époques non comparables à détacher les différentes particules du kaléidoscope colonial de leurs dépendances accumulées au cours des temps – même si eux-mêmes ne devaient plus voir de leur vivant avec quelle rapidité les asymétries du dilemme postcolonial se sont établis dans leurs archipels délivrés du colonialisme espagnol.

## 6. À la fin du kaléidoscope colonial

Si l'on considère les relations entre les Philippines et le Mexique, on constate qu'avec l'effondrement de l'empire colonial continental espagnol en Amérique dans le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreux fils de la toile mondiale tissée au cours des siècles par la puissance mondiale ibérique ont été coupés. Mais le fait qu'en plus des Philippines, Cuba, Porto Rico et parfois la partie est d'Hispaniola soient restés dans l'empire colonial espagnol a permis malgré les différences et les oppositions culturelles une multiplicité de concordances et de ressemblances structurelles mais aussi des relations renforcées et transarchipéliennes entre le monde insulaire philippin et la Caraïbe (tout au moins sa partie espagnole).

La vie et l'œuvre de José Rizal, né le 6 juillet 1861 à Calamba aux Philippines et mort le 30 décembre 1896, exécuté en tant que précurseur de la révolution par des soldats espagnols démontrent ce qui vient d'être dit. C'est à juste titre qu'il a été comparé à l'auteur de *Nuestra América*, entre autres par le philosophe mexicain Leopoldo Zea. Les voyages de Martí sur le continent américain et en particulier dans l'espace circumcaribéen n'ont pas été moins mouvementés que ceux

---

17 En témoigne le congrès international de janvier 2007 à la *Casa de Velázquez* de Madrid "Culturas fragmentadas, culturas unitarias: De la isla al archipiélago en el mundo hispano (siglos XIX-XX)", les actes se trouvent à l'impression.

de l'auteur de *Filipinas dentro de cien años*. Si José Martí avait, comme nous l'avons vu, passé de nombreuses années de sa vie dans le bannissement et l'exil, José Rizal, quant à lui, a résidé en Espagne, en France, aux États-Unis mais aussi en Allemagne, en Autriche, en Suisse, à Hongkong, au Japon, en Angleterre et en Belgique avant qu'en 1895 il demande en vain à pouvoir accompagner en tant que médecin les troupes espagnoles qui se rendaient à Cuba à cause de la guerre déclenchée par Martí.

Nous voyons se dessiner ici des parallèles entre des chemins de vie et des conditions d'écriture qui ne peuvent être saisies de façon adéquate ni d'une seule perspective de littérature nationale, ni d'une seule perspective de littérature mondiale. Martí et Rizal incarnent en tant que représentants imminents de leurs archipels ces évolutions en relation avec les combats de libération anticolonialiste et avec la transformation des États-Unis en puissance mondiale ayant la plus forte expansion. La Havane et Manille étaient toutes deux depuis longtemps au cœur des convoitises états-uniennes.

L'œuvre la plus connue, et ce aujourd'hui encore, de José Rizal est sûrement son roman *Noli me tangere* paru en 1887 à Berlin. Le fait que le seul roman de Martí *Amistad funesta* fut publié sous forme de livre aussi à Berlin (même si c'est de façon posthume en 1911 dans le dixième volume de l'édition de Quesada y Arótegui) rend certes attentif aux problèmes des structures éditoriales, mais est plutôt de nature anecdotique. L'œuvre de l'auteur philippin peut être considérée et pas seulement d'un point de vue biographique comme littérature sans résidence fixe, tout comme la littérature cubaine et en grande partie la littérature caribéenne.

Plus polyglotte que José Martí, José Rizal qui pouvait lire et s'exprimer en allemand, français, anglais et latin, n'avait appris dans son enfance en plus du Tagalog, sa langue maternelle, que des rudiments d'espagnol ce qui l'obligea, à la différence d'un auteur possédant l'espagnol comme un natif, d'affiner constamment ses possibilités d'expression tout en ayant en arrière-plan la multiplicité des langues qu'il connaissait. C'est à juste titre que Leopoldo Zea a placé le combat de Rizal pour la langue de sa littérature dans le contexte historique d'un archipel, qui après la défaite de la flotte espagnole devant Manille contre les escadres fortement armées des États-Unis, s'est détourné de l'espagnol, la langue de l'opresseur colonial, pour se tour-



ner vers l'anglais. C'est comme si l'auteur philippin qui a produit son œuvre dans un contexte translingual avait perdu en même temps que sa vie aux Philippines sa résidence langagière: "Maintenant les mots, les écrits de Rizal, grand héros des Philippines, ne sont pas à la portée de son peuple. Ils ne sont pas à sa portée dans la langue dans laquelle il s'exprimait" (Zea 1976: xxix). N'est-ce pas un phénomène étrange que lorsqu'un auteur translingual n'écrivant pas dans sa langue maternelle, passe individuellement à la langue espagnole, ce passage s'effectue au moment où les Philippins vont abandonner l'espagnol et couper ainsi l'auteur de *Noli me tangere* de son lectorat?

Martí en 1895 et Rizal en 1896 ont perdu leur vie dans un combat contre une puissance coloniale espagnole en déliquescence, puissance dont la flotte technologiquement très inférieure devait être coulée quelques années plus tard durant l'été 1898 devant Cuba et Manille par les feux des cuirassés des États-Unis; il faut cependant souligner que ni Martí, ni Rizal malgré leur lutte incessante pour leur patrie ne se sont limités à ne s'occuper que de *leur* archipel caribéen ou philippin. L'espace d'action et de mouvement de leurs réflexions et de leurs voyages était de façon évidente *transaréal* et transarchipélien, dans la mesure où, sur leurs chemins et dans leur conception, "les îles douloureuses de la mer" – pour citer Martí dans l'*excipit* de *Nuestra América* (Martí 1975b, 6: 23) – étaient toujours étroitement reliées à une dimension globale. Leurs archipels ont connu, dans leurs textes politiques mais surtout littéraires, la fonction dynamisante de mondes intermédiaires mobiles. Le monde entier n'était-il pas devenu pour eux un archipel formé des îles les plus différentes ayant chacune leur propre logique?

Le premier des 63 chapitres du roman publié en espagnol dans la capitale allemande, bientôt connu aux Philippines et tout aussi rapidement interdit par l'administration coloniale espagnole après un examen administratif et académique, commence – et ce n'est pas un hasard – par la description d'un grand repas de fête. Les fêtes sont toujours grâce à leur espace-temps particulier – et précisément dans une tradition littéraire marquée de *costumbrismo* (González Echevarría dans ce volume) – des formes spécifiques d'appartenance et d'entente à un niveau collectif, (proto-)national. Le repas de fête littéraire est ainsi épicé de couleur locale et veut montrer au lecteur direc-

tement apostrophé comment de telles formes de sociabilité se déroulaient habituellement dans la “Perle de l’Orient” (Rizal 1976: 8).

Dans cette ouverture très *costumbrismo* de *Noli me tangere*, on trouve dès le début dans la courte description du paysage fluvial tropical et de ses paysages urbains (*cityscape*) encore très peu développés, l’intégration voulue d’un paysage sonore (*soundscape*) avec des “accords d’orchestre”, le “*clin-clan*” significatif de la vaisselle et des couverts” (Rizal 1976: 8), lui-même complété par un paysage olfactif (*smellscape*) d’odeurs les plus différentes. L’auteur philippin construit ainsi d’une façon très sensuelle un paysage (littéraire) de référence qui, grâce à sa structure fractale, met à jour un caractère de base indubitablement archipélien.

La fête elle-même – en tant que mise en abyme – se doit d’avoir une structuration fractale de ce genre. L’hospitalité est marquée dès le départ par l’orchestration de stimuli sensoriels et de mœurs de table mondialisés de sorte que la couleur locale se trouve en quelque sorte translocalisée face à une circulation mondiale de biens et d’habitudes. Les îles des Philippines deviennent ainsi accessibles sensuellement au sein de relations mondiales. Ce n’est pas sans raison qu’au chapitre deux, le protagoniste principal du roman Crisóstomo Ibarra, un grand voyageur aux cheveux blonds se présente lui-même sans hésiter à la compagnie féminine “quelques jeunes femmes mi-Espagnoles et mi-Philippines” (Rizal 1976: 9) et aux militaires, ecclésiastiques et autres représentants de la société coloniale comme suit:

Messieurs Dames, dit-il, il y a en Allemagne une coutume selon laquelle quand un inconnu arrive dans une réunion et qu’il n’y a personne pour le présenter aux autres, il dise lui-même son nom et se présente [...] (Rizal 1976: 18).

Sitôt dit, sitôt fait. Pourquoi ne pas transposer des formes de sociabilité allemande dans un public philippin et espagnol?

Tout comme au niveau de la gastronomie et des formes de civilité, la mise en forme littéraire très réussie de la sociabilité ne se limite en aucun cas à l’archipel, ni même aux relations entre le monde insulaire asiatique et la péninsule ibérique. Il faut noter que le roman est en langue espagnole et que dès le premier chapitre la variante linguistique péninsulaire est mise en contraste avec une langue issue de contextes différents, truffée de philippinismes et incluant des insertions et courts passages en Tagalog; il faut par ailleurs aussi relever que *Noli*

*me tangere* est déjà au niveau de son titre latin une citation de l'Évangile selon Saint Luc, et que – toujours au niveau paratextuel – une citation en allemand de Friedrich Schiller est placée en exergue. On trouve de plus dans ce texte des incrustés et des renvois au français, à l'anglais, à l'italien ce qui n'étonne pas si l'on pense aux nombreuses langues que parlaient José Rizal et aux nombreux voyages lointains effectués par Crisóstomo Ibarra y Magsalin. Ce dernier ne répond-il pas à un moine espagnol qui a longtemps séjourné à Hongkong et parle un "pidgin anglais" qu'il aime les pays de "l'Europe libre" et parle plusieurs de ses langues? (Rizal 1976: 22). Mais était-ce aussi le cas de ses lecteurs?

Le plurilinguisme qui est mis ici en scène de façon appuyée est sans aucun doute de nature programmatique. Le roman de Rizal présente en effet dans son agencement linguistique un archipel mondial de langues et l'auteur met en œuvre des indices relevant indiscutablement d'une littérature sans domicile fixe. Le monde n'est-il pas devenu archipel?

Sans pouvoir dans le contexte de ces questionnements opérer ici une analyse complète de *Noli me tangere*, on doit cependant souligner le rôle prépondérant que joue la maison en tant que modèle fractal, *fractal pattern*.<sup>18</sup> De la même façon que la personnalité de l'hôte, Don Santiago de los Santos alias Capitán Tiago, ressort entièrement du tableau accroché au mur: "un bel homme, habillé d'un frac, robuste, droit, symétrique comme le bâton de *borlas* (à pompons) qu'il tient entre ses doigts rigides couverts de bagues" (Rizal 1976: 9), la maison concentre, elle aussi, avec son intérieur, ses célèbres ripailles, les produits de luxe que son propriétaire consomme de façon ostentatoire et avec les gens qui se rencontrent en ce lieu, comme en un miroir ardent, le monde plein de dissensions des Philippines coloniales, considérées en tant que partie du monde insulaire colonial espagnol. La structure de cette maison, structure fractale qui réunit en elle une totalité très hétérogène comme dans un modèle réduit (Lévi-Strauss) est déjà lumineuse lors de la première description:

---

18 Voir concernant le modèle fractal de la maison-île Ette (2005: 161-167). Ce passage est centré sur les littératures des Caraïbes française, anglaise et espagnole au XX<sup>e</sup> siècle.

La casa a que aludimos es algo baja y de líneas no muy correctas: que el arquitecto que la haya construido no viera bien o que esto fuese efecto de los terremotos y huracanes, nadie puede decirlo con seguridad. Una ancha escalera de verdes balaustres y alfombrada a trechos conduce desde el zaguán o portal, enlosado de azulejos, al piso principal, entre macetas y tiestos de flores sobre pedestales de losa china de abigarrados colores y fantásticos dibujos (Rizal 1976: 8).<sup>19</sup>

Sans tenir compte du fait que le propriétaire s'appelant Ibarra y Mag-salin porte un nom à la fois espagnol et philippin, cette maison aux Philippines – qui se détache de son environnement comme une île – focalise l'espace de mouvement des cultures de ce monde colonial et au moins potentiellement postcolonial, espace de mouvement qui trouve son expression dans le monde insulaire philippin mis en réseau avec le monde entier. Peu importe que ce soit l'architecte (colonial) ou les tremblements ou cyclones du temps qui aient déstabilisé la linéarité de la maison, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle l'archipel des Philippines se trouve tout comme l'archipel espagnol des Caraïbes face à l'effondrement d'une société coloniale qui, sous l'égide de la troisième phase de mondialisation accélérée, sera balayée peu d'années plus tard par les cuirassiers états-uniens à la linéarité parfaite.

Plus encore, l'échec du personnage principal du roman, personnage à connotation positive, renvoie à un niveau individuel et collectif au *Desastre*, naufrage historique, naufrage dont le roman nous fait spectateur dès la première ligne, naufrage annonciateur qui n'entraînera pas seulement la chute des restes de l'empire colonial espagnol sur les deux archipels mais aussi le déclin de la langue espagnole aux Philippines. Il ne sert plus à rien à la puissance coloniale espagnole de traiter les insurgés de flibustiers, forbans et pirates, aucun *Espejo de paciencia* ne peut remettre à flots le bateau ibérique qui avait autrefois pourtant fière allure, ni simplement le sauver du naufrage. Une nouvelle ère s'annonce – et même si elle devra se soumettre encore une fois aux anciennes forces qui assassineront Rizal – tout ce qui sur les deux archipels appartenait encore à l'île-monde fermée et repliée sur

---

19 [La maison où nous arrivons est un peu basse et de lignes assez incorrectes: que l'architecte qui l'a construite n'y ait pas bien vu ou que ce soit les effets d'un tremblement de terre ou d'un ouragan personne n'aurait pu le dire avec certitude. Un large escalier de balustres verts, recouvert par endroits de tapis conduit du vestibule pavé d'azulejos à l'étage principal, entre des vases et des pots de fleurs placés sur des piédestaux chinois bigarrés, parsemés de fantastiques dessins.]

elle-même relèvera de l'histoire et sera dysfonctionnel. *Noli me tangere* ne nous laisse pas douter de ce que le kaléidoscope colonial des Caraïbes et des Philippines a ainsi commencé à se dissoudre, à se réduire à ses propres particules.

En effet, la situation des Philippines est dans le contexte archipélien traité ici tout à fait comparable à celle de Cuba. Aucun autre écrivain et philosophe n'a mieux que José Martí formulé – face à une mondialisation qui emportait tout sur son passage – la fin de cette façon de penser concentrée sur soi et provinciale comme il l'exprime dans l'incipit cité plus haut de son essai sûrement le plus célèbre. Les anciens espaces de mouvement de l'esprit de clocher et de l'autocentration du local sont soumis à une accélération insensée à laquelle personne ni rien ne peut échapper – même si à la fin de sa vie Martí nourrit encore l'espoir de pouvoir faire des chaînes d'îles des Caraïbes un rempart contre la nouvelle puissance mondiale émergeant au nord du continent. Il écrit du Campamento de Dos Rios, quelques heures avant sa mort, dans une célèbre lettre datée du 18 mai 1895, destinée à son ami mexicain Manuel Mercado et qui restera inachevée:

[...] ya estoy todos los días en peligro de dar mi vida por mi país y por mi deber –puesto que lo entiendo y tengo ánimos con que realizarlo– de impedir a tiempo con la independencia de Cuba que se extiendan por las Antillas los Estados Unidos y caigan, con esa fuerza más, sobre nuestras tierras de América. Cuanto hice hasta hoy, y haré, es para eso (Martí 1975a, 4: 156).<sup>20</sup>

Martí a tout aussi peu réussi que Rizal à

empêcher qu'à Cuba s'ouvre à cause de l'annexion par les Impérialistes d'ici et les Espagnols, le chemin qui doit se combler et qu'on est en train de combler avec notre sang, celui de l'annexion des peuples de notre Amérique par le nord turbulent et brutal qui les méprise (Martí 1975a, 4: 168).

Et pourtant leur œuvre fut en fin de compte couronnée de succès et pas seulement en considérant leurs victoires dans le combat contre le colonialisme espagnol même s'ils n'ont pas réussi à protéger leurs

---

20 [Je suis tous les jours en danger de donner ma vie pour mon pays et mon devoir – puisque je le comprends ainsi et désire le faire – d'empêcher à temps qu'avec l'indépendance de Cuba les États-Unis agrandissent leur extension aux Antilles et qu'ils s'abattent avec cette force sur nos terres d'Amérique. Si je l'ai fait jusqu'aujourd'hui et le ferai encore, c'est pour cette raison.]

mondes insulaires de l'entrée dans une phase de nouvelles dépendances.

Lors de cette accélération mondiale, José Martí et José Rizal ont pu observer et comprendre plus tôt et plus clairement que partout ailleurs dans quelle mesure les îles-mondes devaient devenir des mondes insulaires de dimension transaréale, si les Cubains tout autant que les Philippins voulaient prendre part aux décisions concernant la direction et la rapidité qui déterminaient cet espace-mouvement transaréal.

L'accélération vint si vite que les deux intellectuels et écrivains furent encore victimes de l'ancienne puissance coloniale alors que derrière eux s'esquissait déjà une nouvelle situation dans la politique mondiale. Les deux auteurs partagent la même mise en scène littéraire de leur mort à la veille d'une liberté future. Ce que Rizal fait dire à un de ses deux héros au dernier chapitre de son roman pourrait ainsi être aussi de la plume de Martí:

El desconocido volvió la cara hacia el Oriente y murmuró como orando:  
—¡Muero sin ver la aurora brillar sobre mi patria [...]!, vosotros, que la habéis de ver, saludadla [...] ¡no os olvidéis de los que han caído durante la noche!

Levantó sus ojos al cielo, sus labios se agitaron como murmurando una plegaria, después bajó la cabeza y cayó lentamente en tierra [...] (Martí 1975a, 4: 351).<sup>21</sup>

Martí savait comme il l'a écrit dans l'un de ses poèmes les plus célèbres qu'il avait deux patries: "J'ai deux patries Cuba et la nuit/ Ou bien n'en forment-elles qu'une seule?" (Martí 1985: 127). Chez lui la littérature est un lieu où le nouveau n'est pas seulement pensable et lisible mais sensible en tant que savoir esthétique du vécu. Et c'est là peut-être que résidait la plus grande menace véhiculée par ces deux auteurs et elle peut être considérée comme une menace à long terme. Ils ont été victimes d'un colonialisme qu'ils ont pourtant en même temps vaincu. Ils avaient compris que le kaléidoscope colonial n'était plus en état de marche et qu'il allait se décomposer tôt ou tard.

L'écriture de José Rizal et de José Martí a rendu esthétiquement accessible et sensible ce que les deux écrivains et révolutionnaires

21 [...] l'inconnu tourna son visage vers l'est et murmura comme s'il priait: — Je meurs sans voir l'aurore briller sur ma patrie [...] vous autres qui la verrez, saluez-la [...] n'oubliez pas ceux qui sont morts pendant la nuit! Il leva ses yeux vers le ciel, ses lèvres bougèrent comme pour murmurer une prière puis il baissa la tête et tomba lentement sur la terre.]

n'ont pas pu mettre en œuvre au niveau politique. Leur œuvre littéraire permet de reconnaître une transformation des structures multi-archipéliennes en structures transarchipéliennes, transformation qui en somme sera réalisée au tournant des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles, que l'on pense par exemple à l'*Éloge de la Créolité* (Bernabé/Chamoiseau/ Confiant 1989) et peut-être plus encore aux esquisses que présente Amin Maa-louf dans *Origines* (2004). Le temps de la réalisation de tels concepts n'était pas encore advenu du vivant des deux auteurs. Ils ont brisé la logique du kaléidoscope colonial âgé de plusieurs siècles, mais lui aussi les a brisé. Et, leur action dépasse largement le cadre du domaine hispanophone. La belle image dynamique de Lezama Lima (Lezama Lima 1969: 116) vaut tout aussi bien pour Martí que pour Rizal, cette image d'un tourbillon que l'on a créé soi-même et qui emporte tout sur son passage même ceux qui l'ont créé, image d'un tourbillon fantastique dans lequel tout se dissout et s'ouvre sur le nouveau qu'il génère.

Traduction: Sylvie Mutet

### Bibliographie

- Balboa, Silvestre de (1960): *Espejo de paciencia*. Las Villas: Universidad de Las Villas.
- (1988): *Espejo de paciencia*. Édité par Lázaro Santana. Las Palmas (Îles Canaries): Biblioteca Básica Canaria.
- Belting, Hans (2008): *Florenz und Bagdad. Eine westöstliche Geschichte des Blicks*. München: Beck.
- Bernabé, Jean/Chamoiseau, Patrick/Confiant, Raphaël (1989): *Éloge de la Créolité*. Paris: Gallimard – Presses universitaires créoles.
- Bohnenkamp, Anne (1999): “‘Den Wechseltausch zu befördern’. Goethes Entwurf einer Weltliteratur”. In: Goethe, Johann Wolfgang von: *Ästhetische Schriften 1824-1832. Über Kunst und Altertum V-VI*. Édité par Anne Bohnenkamp. Frankfurt am Main: Deutscher Klassiker Verlag, pp. 937-964.
- Bongie, Chris (1998): *Islands and Exiles. The Creole Identities of Post/Colonial Literature*. Stanford: Stanford University Press.
- (2008): *Friends and Enemies. The Scribal Politics of Post/Colonial Literature*. Liverpool: Liverpool University Press.
- Bremer, Frederika (2002): *Cartas desde Cuba*. Édition de Redys Puebla Borrero. Traduction Matilde Goulard de Westberg. La Habana: Fundación Fernando Ortiz.
- Carpentier, Alejo (1982): *La ciudad de las columnas*. La Habana: Letras Cubanas.

- Cerezo Martínez, Ricardo (1994): *La cartografía náutica española de los siglos XIV, XV y XVI*. Madrid: Centro Superior de Investigaciones Científicas.
- Dalembert, Louis-Philippe (2009): *Le Roman de Cuba*. Monaco: Du Rocher.
- Der Black Atlantic* (2004): Édité par *Haus der Kulturen der Welt* en coopération avec Tina Campt et Paul Gilroy. Berlin: Haus der Kulturen der Welt.
- El libro de Marco Polo anotado por Cristóbal Colón. El libro de Marco Polo versión de Rodrigo de Santaella* (1987). Édité, introduit et annoté par Juan Gil. Madrid: Alianza.
- Esteban, Ángel (2002): “‘Si no le veo no le creo’: sobre ‘Florid’ de Escobedo y el ‘Espejo de Paciencia’”. In: Valcárcel, Eva (éd.): *La literatura hispanoamericana con los cinco sentidos*. Actas del V Congreso Internacional de la AEELH. La Coruña: Universidade da Coruña, pp. 205-210.
- Ette, Ottmar (1996): “Diderot et Raynal: l’œil, l’oreille et le lieu de l’écriture dans l’*Histoire des deux Indes*”. In: Lüsebrink, Hans-Jürgen/Strugnell, Anthony (éds.): *L’Histoire des deux Indes: réécriture et polygraphie*. Oxford: Voltaire Foundation, pp. 385-407.
- (2001): “Eine ‘Gemütsverfassung moralischer Unruhe’ – ‘Humboldtian Writing’: Alexander von Humboldt und das Schreiben in der Moderne”. In: Ette, Ottmar/Hermanns, Ute/Scherer, Bernd M./Suckow, Christian (éds.): *Alexander von Humboldt – Aufbruch in die Moderne*. Berlin: Akademie-Verlag, pp. 33-55.
- (2004): “Eine Literatur ohne festen Wohnsitz. Fiktionen und Friktionen der kubanischen Literatur im 20. Jahrhundert”. In: *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte/Cahiers d’Histoire des Littératures romanes* (Heidelberg), XXVIII, 3-4, pp. 457-481.
- (2005): “Von Inseln, Grenzen und Vektoren. Versuch über die fraktale Inselwelt der Karibik”. In: Braig, Marianne/Ette, Ottmar/Ingenschay, Dieter/Maihold, Günther (éds.): *Grenzen der Macht – Macht der Grenzen. Lateinamerika im globalen Kontext*. Frankfurt am Main: Vervuert, pp. 135-180.
- (2009): “Europäische Literatur(en) im globalen Kontext. Literaturen für Europa”. In: Ezli, Özkan/Kimmich, Dorothee/Werberger, Annette (éds.): *Wider den Kulturzwang. Migration, Kulturalisierung und Weltliteratur*. Bielefeld: transcript.
- (à paraître): “Müde Mythen? Die kubanische Revolution, die globale Insel und die Welt als Archipel”.
- Gil, Juan (1987): “Libros, descubridores y sabios en la Sevilla del Quinientos”. In: *El libro de Marco Polo anotado por Cristóbal Colón. El libro de Marco Polo versión de Rodrigo de Santaella*. Édité, introduit et annoté par Juan Gil. Madrid: Alianza, pp. I-XIX.
- Gilroy, Paul (1993): *The Black Atlantic. Modernity and Double Consciousness*. London: Verso.
- González Echevarría, Roberto (1987): “Reflexiones sobre ‘Espejo de Paciencia’ de Silvestre Balboa”. In: *Nueva revista de filología hispánica*, 35, 2, pp. 571-590.
- Gruzinski, Serge (2006): *Les quatre parties du monde. Histoire d’une mondialisation*. Paris: La Martinière.
- Hearn, Lafcadio (1905): *The Ghostly Japan*. London: Kegan Paul.



- (2001): *Two Years in the French West Indies*. Oxford: Signal Books.
- (2005): *A Japanese Miscellany*. London: Kegan Paul.
- Humboldt, Alexander von (1826): *Essai politique sur l'île de Cuba*. Avec une carte et un supplément qui renferme des considérations sur la population, la richesse territoriale et le commerce de l'Archipel des Antilles et de Colombia. 2 vols. Paris: Librairie de Gide fils.
- ([1814-1825] 1970): *Relation historique du Voyage aux Régions équinoxiales du Nouveau Continent*. Réimpression de l'original complet paru à Paris en 1814-1825, appareil, introduction et registre de Hanno Beck. Vol. 3. Stuttgart: Brockhaus.
- (2009): *Kritische Untersuchung zur historischen Entwicklung der geographischen Kenntnisse von der Neuen Welt und den Fortschritten der nautischen Astronomie im 15. und 16. Jahrhundert*. Avec un atlas géographique et physique des régions équinoxiales du Nouveau Continent d'Alexandre de Humboldt et aussi l'atlas invisible des cartes qu'il a analysées. Avec une table des matières et répertoire complet des noms. Texte français traduit par Julius Ludwig Ideler, édition et postface par Ottmar Ette. 2 vols. Frankfurt am Main/Leipzig: Insel.
- Lezama Lima, José (1969): *La expresión americana*. Madrid: Alianza.
- Maalouf, Amin (2004): *Origines*. Paris: Grasset & Fasquelle.
- Marrero-Fente, Raúl (2003): "Teoría y práctica de la épica en la dedicatoria y prólogos de 'Espejo de paciencia' de Silvestre de Balboa". In: *Bulletin of Spanish Studies* (Glasgow), LXXX, 3, pp. 309-322.
- (2008): *Epic, Empire and Community in the Atlantic World. Silvestre de Balboa's "Espejo de paciencia"*. Lewisbourg: Bucknell University Press.
- Martí, José (1968): *Notre Amérique*. Présenté par Roberto Fernandez Retamar; traduit par André Joucla-Ruau. Paris: Maspéro.
- (1975a): *Cuba* (Obras Completas, Vol. 4). La Habana: Editorial de Ciencias Sociales.
- (1975b): *Nuestra América* (Obras Completas, Vol. 6). La Habana: Editorial de Ciencias Sociales.
- (1985): *Poesía completa*. Édition critique. La Habana: Letras Cubanas.
- (1991): *Nuestra América*. Édition critique. Recherche, présentation et notes par Cintio Vitier. La Habana: Centro de Estudios Martianos/Casa de las Américas.
- Raynal, Guillaume-Thomas (1781): *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*. Genève: Chez Jean-Léonard Pellet.
- Rizal, José (1976): *Noli me tangere. Préface par Leopoldo Zea*. Édition et chronologie de Margara Rusotto. Caracas: Biblioteca Ayacucho.
- Rojas Mix, Miguel (1992): *América imaginaria*. Barcelona: Lumen/Quinto Centenario.
- Sáinz, Enrique (1983): "Nuestro primer poema: 'Espejo de paciencia'". In: Prats Sariol, José (éd.): *Nuevos críticos cubanos. Selección et préface de José Prats Sariol*. La Habana: Letras Cubanas, pp. 35-50.

- Santana, Lázaro (1988): "Prólogo". In: Balboa, Silvestre de: *Espejo de paciencia*. Edité par Lázaro Santana. Las Palmas (Îles Canaries): Biblioteca Básica Canaria, pp. 9-11.
- Vitier, Cintio (1960): "Prólogo". In: Balboa, Silvestre: *Espejo de paciencia*. Las Villas: Universidad de Las Villas, pp. 7-38.
- (1970): *Lo cubano en la poesía*. La Habana: Instituto del Libro.
- Zea, Leopoldo (1976): "Prólogo". In: Rizal, José: *Noli me tangere*. Édition et chronologie de Margara Russotto. Caracas: Biblioteca Ayacucho, pp. ix-xxx.